

LES RETRAITES ...

...!?

DES JEUNES À LEUR RENCONTRE...

Regards Croisés. Edition d'une Certaine Gaieté

Sommaire

- p.3 : Préambule**
- p.4 : Danielle, enseignante**
- p.5 : Freddy, directeur du FOREM**
- p.6 : Hubert, chômeur**
- p.7 : Guy, menuisier**
- p.8 : Jacques, professeur à l'Ulg**
- p.9 : Michou, assistante sociale**
- p.10 : Jules, enseignant**
- pp.11-14 : Des retraité-e-s sur le Trône...**
- p.15 : Raymond, libraire**
- p.16 : Nicole, vendeuse à domicile**
- p.17 : Lise, chercheuse scientifique**
- p.18 : Jeannine, mère au foyer**
- p.19 : Rino, ouvrier d'usine**
- p.20 : Marie-Claire, concierge**
- p.21 : Léon, chauffagiste**
- p.23 : Remerciements et collaborations**

Des jeunes qui n'ont encore jamais connu l'emploi interrogent des seniors qui ne le connaîtront plus. Les premiers s'étonnent de la richesse des réponses et les seconds, de la singularité des questions. C'est que le territoire que ce dispositif d'apparence minimal se donne pour but d'explorer reste l'un des plus mystérieux de notre époque : la retraite. Ce monde où l'on s'exile passé un certain âge trouble et inquiète. Sans doute parce qu'on y croise un complexe de tabous : la vieillesse, la maladie, la mort, et une existence qui n'est plus réglée par le marché de l'emploi.

De ce point de vue, on comprend beaucoup mieux que d'aucuns s'échinent à vouloir nous poser le problème en termes de flux monétaires entre générations ! Sauf qu'au-delà de l'aspect purement comptable — que nous ne nions pas —, l'enjeu serait plutôt de « profiter » de la retraite pour interroger notre société. D'en profiter tous et tout de suite, de 7 à 117 ans.

Vous pourrez le lire dans les pages qui suivent : que cette incroyable expérience de la retraite soit vécue par des ouvriers, des professeurs, des ménagères, des commerçantes, des chercheurs ou encore des assistantes sociales, l'exil qu'elle constitue n'a rien d'un bannissement de la société.

Dans cette zone de l'existence qu'on serait parfois tentés de représenter comme une sorte de simple camp de vacances rythmé par le farniente d'un repos bien mérité, se construisent et se réalisent quantité d'activités absolument vitales pour la société. Les retraités possèdent une richesse qu'ils injectent constamment dans le monde contemporain : le temps.

Et tout ça se fait dans la vieillesse, qu'on a trop souvent confondue avec la fatigue, en faisant face à la mort qu'on imagine paralysante, et loin du marché de l'emploi qu'on croit encore être le seul endroit où l'on travaille.

Un territoire à explorer.

« Quand on est retraité, on a beaucoup de temps pour penser »

Danielle Weynans, licenciée en philologie romane, a enseigné le français aux étudiants du secondaire supérieur pendant plus d'une trentaine d'années. Elle est entrée en prépension sans vraiment s'en rendre compte : c'était un 1er juillet comme un autre, où elle ne travaillait pas! Aujourd'hui, elle jardine, lit en anglais... « Rien de particulier », nous dit-elle.

Est-ce que quand vous travailliez encore, vous aviez des a priori sur ce qu'était la retraite ? Et est-ce que maintenant, c'est différent de ce que vous pensiez?

Non. Je n'avais pas d'idée particulière et donc je n'ai pas été obligée de revoir mes positions. En même temps, comme enseignante, il y a toujours moyen de combiner d'autres choses avec son métier pendant les périodes de vacances en tout cas. Du coup, je n'attendais pas la retraite avec impatience pour faire quelque chose de précis. Aujourd'hui, je suis contente, mais sans grand changement dans ce que j'espérais : je n'ai rien découvert de particulier, c'est la vie comme avant, sauf qu'il n'y a plus le travail, évidemment.

Est-ce que vous regrettez quelque chose de votre vie professionnelle?

Non, je le redis, je suis contente. Je n'ai pas eu quelque chose de nouveau, mais je suis contente de ce que je vis. Je n'ai aucun regret en tout cas. Aucun, vraiment.

Depuis que vous êtes retraitée, quelles sont vos activités?

J'ai une grande maison et je l'entretiens moi-même. Il y a le ménage, et alors ce que j'aime et que j'ai toujours beaucoup aimé, c'est le bricolage : peindre, faire toutes sortes de travaux. Il y a aussi un jardin donc, en été, je m'en occupe pas mal. Tout ça me prend déjà beaucoup de temps. Je lis assez bien, ça m'occupe aussi énormément. Je lis en français, forcément, et maintenant je lis aussi en anglais. Comme je ne suis pas très douée dans cette langue, ça me prend du temps et ça m'amuse beaucoup. Enfin, à part ça, on va régulièrement au cinéma... Les loisirs habituels... Je n'ai pas vraiment de hobby particulier qui prendrait de la place.

Et vous voyagez plus qu'avant?

Non, pas plus qu'avant. L'avantage, c'est qu'on peut le faire quand on veut... Quand on est enseignant il faut nécessairement partir pendant les périodes de congés scolaires, et il y a beaucoup de monde, et puis c'est plus cher. Donc on en profite pour partir quand on en a envie, mais pas plus qu'auparavant.

Est-ce que vous définiriez la retraite comme une vie de loisirs? Dans tout ce que vous nous racontez, c'est un peu comme si les loisirs devenaient une vie.

Oui, c'est un peu ça : le changement réside dans le fait que mes loisirs occupent presque tout mon temps, mais je n'ai pas découvert de nouvelles choses.

Et la lecture en anglais?

Oui, ça c'est nouveau, c'est vrai.

Etre prof, et tout ce que ça implique — préparer les cours, le contacts avec les élèves, les corrections — ça ne vous manque pas du tout?

Non, pas du tout. Ça ne me pesait pas quand je travaillais, je ne me suis pas dis « Vivement que je sois retraitée pour ne plus devoir faire ça. ».

Mais ça ne me manque pas non plus. Dans mon esprit, il y avait un temps pour faire tout ça, et c'était gai, j'aimais bien mon travail. Mais maintenant le temps est venu pour autre chose, et ça me plaît tout autant.

Il faut dire que j'ai arrêté de travailler à la fin de l'année scolaire : le lendemain, c'était un premier juillet, et je n'ai pas vraiment réalisé que je partais en retraite. Pour moi, c'était un peu comme si je commençais mes vacances, comme d'habitude...

Selon vous, s'il y avait un problème dans la retraite, ce serait quoi? Je dirais que pour continuer à voir des gens, il faut faire un effort. Il faut continuer à vouloir voir des gens. C'est peut-être ça, le seul point un peu négatif. Mais je crois aussi que les contacts qu'on a avec les collègues sont peut-être un peu superficiels, aussi. On est pris dans le mouvement, on les voit, on parle de travail, et puis c'est tout. Tandis que maintenant, si on veut avoir des contacts avec les gens, il faut les entretenir. Il faut prendre la peine de téléphoner, ne pas spécialement attendre que les autres le fassent. Or, quand on travaille, on sait qu'on va voir des gens, donc on fait sans doute moins attention.

Et puis il y a le fait que c'est plus difficile, désormais, de se faire de nouveaux amis. Quand on travaille, on rencontre de nouvelles têtes dans le milieu professionnel. Quand on est à la retraite, c'est plus limité.

Est-ce qu'on peut dire que vos loisirs sont, disons... « solitaires » ? Maintenant que vous le dites, oui, c'est vrai, on peut dire ça.

Maintenant, si on veut avoir des contacts avec les gens, il faut les entretenir



Danielle Weynans interviewée par Marta, Marie et Alysson

Et qu'est-ce que vous mettez en place pour affronter ce problème?

En fait, ce problème-là, j'y ai déjà pensé au moment où j'ai décidé de suivre des cours d'anglais pendant un an pour me rappeler ce que j'avais appris à l'école. Et puis j'ai abandonné. Et je pense que je vais peut-être reprendre dans cette optique-là, pour un petit peu voir des gens. Pas parce que ça me manque, mais parce que je me rends compte que c'est peut-être le point le plus fragile, la petite faille dans mon organisation.

Quand vous étiez jeune, disons quand vous aviez notre âge, comment voyiez-vous la retraite?

Quand j'étais jeune, les gens étaient retraités relativement tard, pas avant soixante-cinq ans en tout cas. Moi, comme enseignante j'ai déjà arrêté à cinquante-six ans, j'étais encore jeune.

Mais de notre temps, c'était soixante-cinq ans et pas avant, et les gens ne vivaient plus très vieux après ça. Des gens très vieux, à la retraite depuis longtemps, il n'y en avait pas beaucoup. Personnellement, je n'ai pas connu mes grands-parents, donc je n'ai pas côtoyé beaucoup de gens âgés. J'en avais très peu dans mon entourage et on n'en parlait pas beaucoup.

Vous vivez votre retraite avec votre mari. Pensez-vous que si vous n'habitez pas avec lui, cette période de votre vie serait plus difficile à vivre?

Certainement, je pense que je m'organiserais tout à fait autrement. Peut-être parce que, comme tu l'as si bien remarqué (rires), mes loisirs sont solitaires. Mais en même temps, mon mari et moi, nous faisons beaucoup de choses ensemble. Si je restais seule, il faudrait que je m'organise autrement. Quand on est retraité, on a beaucoup de temps pour penser quand on arrive à notre âge, on commence à voir tous les problèmes des personnes âgées. Ceux qui se retrouvent avec un compagnon ou une compagne en mauvaise santé, par exemple, ou ceux qui se retrouvent seuls. Donc, oui, on y pense...

« On vit toujours dans un futur un peu proche »

Je m'appelle Freddy Dominé, je viens de la région de Marche-en-Famenne. J'ai terminé ma carrière — les dix dernières années — comme directeur du Forem de la province de Luxembourg belge. Avant ça, j'étais enseignant, puis formateur. J'ai enseigné à l'étranger pendant huit ans, en Guinée Conakry, puis en Algérie. Maintenant, je suis pensionné depuis un an, et j'ai soixante-six ans.

Qu'est-ce que vous faites pour occuper vos journées?
On m'avait dit : « Tu verras, quand tu seras pensionné tu n'auras pas le temps de faire tout ce que tu avais prévu ». Je peux dire que cela s'est vérifié : je n'ai pas le temps de faire tout ce que je voudrais !.

Pour quelle raison?
Simplement parce que que les journées ne comptent que vingt-quatre ! Avec mon épouse, on a fait toute une série de travaux qu'on post-posait à l'époque où « je serais pensionné ». Sinon, pour me défouler, un peu comme Candide — mais ça je l'ai toujours fait —, je travaille au jardin. Je suis aussi fort occupé par la photographie. Je fais de la photo depuis l'âge de quatorze ans. Avec un ami revenait du Congo, on a ouvert un club. Depuis 74, ce club fonctionne. Je suis un fana du laboratoire noir et blanc argentique. Je prends des photos, mais surtout pour passer des heures au labo, sans doute le seul endroit où l'on ait vraiment la paix.

Est-ce que c'est ouvert au tout public?
Oui, c'est ouvert à tous. On a une quarantaine d'inscrits. Il y a toute une série de personnes qui aiment la photo, à tout âge. Beaucoup de jeunes, aussi. Certains se sont révélés à travers la photographie et ont même réorienté leurs études. Aujourd'hui, on en a moins, parce que les études de photographie sont désormais connectées à l'infographie. Et nous, on ne maîtrise pas l'infographie. Alors quand les jeunes qui viennent au club ont compris, après quelques mois, les bases de la photographie, ils cessent de venir.

Vous êtes à la retraite depuis un an, n'y a-t-il pas quelque chose que vous regrettez par rapport à votre vie d'avant?
Je suis quelqu'un de très optimiste, je ne vois jamais le côté négatif des choses. Je ne vis d'ailleurs pas au présent mais plutôt dans l'avenir proche. Je vis à travers ce que je vais faire et pas à travers ce qui est passé. Je fais partie de ces gens qui disent que le présent n'existe pas. On vit toujours dans un futur un peu proche. Il y a comme un déterminisme...

Est-ce que vous avez toujours pensé comme ça ou est-ce votre parcours qui vous y a amené?
J'étais un optimiste effréné dès le départ. Depuis tout jeune, dès qu'il se passait quelque chose, j'en voyais avant tout le côté positif. Même en cas de malheur... Je ne suis pas cynique, mais par exemple, si des gens de la famille plus âgés que moi mouraient, je trouvais ça normal. Mais j'ai aussi perdu ma sœur qui était plus jeune... Bien sûr, j'ai eu du chagrin, mais ça m'a permis de rebondir sur un projet de reportage-photo sur sa vie. Du coup, j'ai fait la même chose au niveau de l'arbre généalogique.

Quand on vous demande de vous présenter, vous le faites au présent ou au passé ?
Quand on me demande ce que j'ai fait, je suis bien obligé de parler au passé.

Pensiez-vous déjà à la retraite lorsque vous travailliez encore ? Et qu'est-ce qui a changé, fondamentalement ?

En fait, j'avais pensé m'arrêter vers soixante-deux ans. Quarante ans de carrière, ça me semblait assez. Quand j'ai récolté tous les papiers, je suis allé rencontré les gens de l'Office des pensions. Ils m'ont dit : « Monsieur Dominé, il y a un problème, vous n'avez pas la totalité des documents. Vous ne totalisez pas suffisamment de temps de travail pour qu'on vous octroie la pension. Vous pouvez arrêter de travailler, mais vous ne toucherez votre pension qu'à partir de soixante-cinq ans. Parce que il vous manque huit années, celles passées en Afrique. Est-ce que vous avez cotisé à l'OSOM ? ». J'avais cotisé à l'OSOM pendant deux mois. Et puis, j'ai changé de bled, j'ai complètement oublié cette pension d'expatrié, et voilà que je me retrouvais vierge de toute signalisation pour la pension pendant huit ans. Or, dans ma tête, je m'étais déjà mis en arrêt de travail... Et là, je me suis rendu compte que je devais continuer jusqu'à soixante-quatre ans.

Enfin, je suis resté jusqu'à soixante-cinq. Les gens avec lesquels je travaillais et qui étaient « sous mes ordres » ne voulaient pas que je parte. Ils ont essayé de me monter le bourichon en me disant : « Tu vas t'emmerder chez toi ». Alors j'ai dit : « Ok, je reste, mais je délègue ».

Vous avez fait des découvertes depuis que vous êtes retraité?
Pas vraiment... J'ai plus de temps, ça oui. Et puis, je ne me rendais pas compte que le fait de travailler projetait autant de réflexion à l'intérieur de sa sphère privée. Enfin moi, je pensais beaucoup, je cherchais sans cesse des solutions pour que les choses se passent bien, que les gens se sentent bien. J'étais épanoui dans le travail, donc j'aimais que les autres le soient aussi. Cela dit, je ne vivais pas ça comme une angoisse ou un stress, mais tout ce temps pendant lequel je pensais à tout ça, je le retrouve pour moi et pour mon épouse, avec qui on se marre beaucoup.

Vous êtes plus libre?
Oui, beaucoup plus détendu par rapport à toute une série de choses. Et je peux approfondir des domaines qui m'intéressent. Ma femme, elle, s'est remise à l'anglais. Moi, j'aime bien l'histoire, et je prends le temps de me documenter, de lire sur des périodes qui me passionnent. Je prends aussi beaucoup de temps pour retravailler toute la chimie de la

photo. Essayer de retrouver les vieux procédés de technique photographique.

Et vous gardez des relations avec vos collègues?
Certaines, oui. Je participe à des fêtes. Tout le monde est content de se revoir. Il y en a aussi beaucoup qui me téléphonent pour me raconter ce qui ne va pas dans la boîte, toutes les petites misères de la vie...

Vous n'avez pas certaines angoisses par rapport à la vieillesse?
Je n'ai pas peur. Je sais qu'inéluctablement, un jour ou l'autre, je mourrai, puisque c'est dans la normalité des choses. Je sais aussi que je risque d'être malade, qu'autour de moi toute une série de gens vont disparaître. C'est la vie...

Imaginons que demain on perde des acquis sociaux, et qu'on ne finance plus la retraite. Comment réagiriez-vous ?
On ne peut pas laisser une société perdre ça. Une seule solution : reprendre le combat, reprendre les fusils s'il le faut. Non, non... Ce n'est pas possible. Mais il ne faut pas rester là à espérer que ça n'arrive pas. Il faut participer. Quand on aime quelque chose, quand on veut quelque chose, il faut s'impliquer, s'investir. Il faut être dedans.

Si vous deviez définir la retraite en quelques mots?
C'est une période de sa vie dont il faut savoir profiter.



Freddy Dominé interviewé par Nour, Louise et Caroline

« Je ne regrette qu'une chose dans ma vie, c'est de ne pas avoir été plus tôt au chômage »

Je m'appelle Hubert. J'ai travaillé dans beaucoup de secteurs. A la chaîne, chez Volkswagen puis aux ACEC de Charleroi. Et aussi au Port d'Anvers – mais c'est fortement résumé. Je suis actif dans le domaine social, militant, et je coupe mon bois moi-même ! Je fais tous mes déplacements à bicyclette, je tiens la forme !

Vous avez été retraité à 65 ans ?
Administrativement, oui. Mais j'étais déjà au chômage depuis dix ans. Chômage voulu, parce que je ne voulais plus travailler.

Pourquoi aviez-vous décidé de retourner au chômage ?
Mon dernier boulot, c'était dans un centre pour handicapés mentaux. J'adorais ce boulot, et j'avais beaucoup d'affection pour les handicapés mentaux avec qui je travaillais. Mais j'étais en conflit permanent avec la direction, qui était très réactionnaire. Pour donner une idée de leur mentalité, voici une anecdote. Des locaux leur appartenant étaient à l'abandon depuis trois ou quatre ans, et des jeunes sont venus pour les occuper et en faire un centre social. Alors, la directrice a fait venir un bulldozer pour forcer les jeunes à quitter lieux, alors qu'il y avait des gens qui dormaient à l'intérieur ! Ça vous donne une idée du type de direction.

Ça vous a fait peur de vous retrouver sans travail ?
Non, non. Je ne regrette qu'une chose dans ma vie, c'est de ne pas avoir été plus tôt au chômage.

Pour pouvoir faire quoi ?
Pour faire plus d'activités sociales, entre autres. Et aussi, comme je suis un grand randonneur, pour partir deux ou trois mois en montagne. Mon revenu de chômage, ça me suffisait.

Et ces activités sociales, elles ne pourraient pas se faire de manière déclarée ?
Non, c'est du bénévolat.

Que pensez-vous du bénévolat ?
Ça permet de faire beaucoup plus de choses. J'étais actif dans un SEL (Service d'Echanges locaux), un GAC (Groupe d'Achat commun). Entre autres. Le Collectif sans ticket, aussi, et Chômeur pas chien... Ça me permettait d'avoir une vie très riche.

Comment imaginiez-vous la retraite avant d'y arriver ?
Quand j'avais votre âge ? Je n'y pensais même pas. Ça ne m'a jamais préoccupé. Quand j'étais jeune, je vaquondais à travers l'Europe, c'était l'époque de la Beat Generation, je ne travaillais pas, ou occasionnellement, quand je n'avais plus de sous... A l'époque, c'était souvent la vaisselle et des trucs comme ça... Alors la pension !

Ce serait encore possible aujourd'hui, vous croyez ?
Je pense, oui. Je dirais même que c'est peut-être même plus facile aujourd'hui, avec le nombre de squats qu'il y a en Europe. J'ai des amis qui vont d'un squat à l'autre, des petits boulots au noir de temps à autre, mais qui n'ont aucun revenu, ni minimex, ni chômage.

Qu'est-ce qui a changé avec la retraite ?
Si le statut administratif a changé, au niveau du revenu, c'est pareil, je suis au minimum de la pension, comme j'étais au minimum du chômage. Sinon, on se dit toujours « chouette, la retraite, je vais pouvoir tout faire »... Oubliez ça ! J'ai quand même travaillé en usine, mon dos a souffert, et puis à soixante-cinq ans, on ne fait pas ce qu'on fait à vingt ans, physiquement parlant.

N'est-ce pas un peu ridicule de mettre la pension à soixante-cinq

ans, en disant aux gens qu'ils pourront en profiter, alors qu'on sait très bien qu'à cet âge-là les capacités physiques déclinent ?
Certains sociologues avancent ça, en France. Mais bon... Les sociologues, ils ont fait quoi ? Ils ont donné des cours, mais ils n'ont jamais ramassé un sac de 50 kg. On ne peut pas comparer le travail à la chaîne avec un travail de prof à l'unif...

Vous êtes la preuve qu'on peut très bien avoir travaillé comme ouvrier en usine et garder des activités sociales après la pension ?
Oui, mais ça dépend du contenu physique des activités sociales. Il est clair que je fais tout en vélo, sauf la rue Pierreuse. Je la montais encore il y a cinq ou six ans, mais ça, c'est fini !

Vous êtes inquiet pour la pension de vos enfants ?
Oui, mais plus encore quand je vois les conditions de travail actuelles : c'est l'horreur totale ! J'ai connu les ACEC dans les années 70, il y avait une activité sociale à l'intérieur de l'usine, qui maintenant n'existe plus nulle part.

Les gens ne réalisent pas qu'ils pourraient perdre tous leurs acquis, ou ils se résignent...
Les années 80 sont les années noires, avec Thatcher en Angleterre, la grande grève des mineurs en 1984, cassée... Il y a une offensive terrible contre le mouvement ouvrier, et une individualisation croissante... Moi, j'ai

**Moi, c'est « pensionné out »,
et les travailleurs, c'est « travailleur out » !**



Hubert interviewé par Francis, Caroline et Basile.

quitté le Port d'Anvers parce qu'avant on travaillait avec une équipe de douze ou treize hommes par cale. Puis, il y a eu les containers, et il y avait un docker pour toute la cale. Quand ce type de travail-là a commencé, la plupart sont partis d'eux-mêmes. C'était devenu un travail individuel, sans aucune solidarité. Une boîte avec une grue...

Les étiquettes : « chômeur », « retraité », ça vous dérange ?
Moi, personnellement, ça ne me dérange pas. Je crois que je suis assez libéré de tout ça. Mais je vois que beaucoup de gens posent des questions : « Qu'est-ce que tu fais, toi ? – Je suis au chômage... – Tu n'écris pas, tu ne lis pas, tu ne joues pas... ? » Bizarre. Moi, je ne connais personne qui est « chômeur », ils font tous autre chose. C'est pour nous casser, les chômeurs, les sans-papiers, les chômeurs contre les ouvriers, et au final tout le monde y perd.

Comment changer la manière de penser des gens, des chômeurs, des retraités ? La retraite, ce n'est pas « on arrête de travailler et on ne fait plus rien, on vous met au placard ». Que pourrait-on imaginer pour dire aux gens « ce n'est pas parce qu'on est retraité qu'on n'est plus bon à rien » ?

Moi je n'ai rien à dire aux gens, c'est aux gens eux-mêmes à décider ce qu'ils veulent faire, en toute liberté. Mon idée de départ, c'est que tout le monde exerce une activité sociale. Tout le monde... Pas besoin de chercher très loin. On aide ses grands-parents, le gosse du voisin...

L'inactivité n'existe pas. L'entraide continue malgré la retraite... C'est ça votre propos ?
Tout le monde a une activité sociale. Cette activité sociale doit être reconnue, c'est tout. Aujourd'hui, seules les activités qui ramassent beaucoup de fric sont reconnues. Tout le monde exerce une activité. Et bien, revendiquez cette activité ! C'est ce qu'on appelle « choming out » (1). Moi, c'est « pensionné out », et les travailleurs, c'est « travailleur out » !

(1) Choming out : formule inventée par le collectif du même nom, signifiant « sortir de la dichotomie chômeur/travailleur, sortir des logiques de culpabilisation et de contrôle des chômeurs et mettre à jour la réalité du travail en mode chômage ».

«« J'ai beau être à la retraite, je n'ai pas une minute à moi... »»

Je m'appelle Guy J'ai été menuisier pendant dix ans avant d'être engagé comme professeur par l'école de menuiserie où j'avais appris le métier. J'y ai donné aussi bien des cours de jour que des cours du soir, et y ai terminé ma carrière.

Beaucoup de jeunes de notre âge s'imaginent la retraite comme une période où l'on ne fait plus grand-chose. Que répondez-vous à cela ?

Ce n'est guère mon cas ! J'ai toujours énormément travaillé, je ne sais pas rester inactif. J'habite au Thiers-à-Liège, j'y ai un grand terrain où je fais beaucoup de jardinage, et j'ai des enfants qui sont eux-mêmes parents. Entre la famille, le bois pour l'hiver et mes haies à entretenir, je suis tout le temps occupé.. J'ai beau être à la retraite, je n'ai pas une minute à moi, mais il me faut bien ça pour rester actif.

La retraite est-elle différente de l'idée que vous en aviez ?

Non. Etant enseignant, j'avais droit aux deux mois de vacances scolaires et déjà durant ces périodes je ne restais pas pour autant inactif. Mes enfants ont fait bâtir, donc il y a toujours eu des coups de main à donner quelque part. Maintenant, je ne suis plus dans une activité à 100%, je m'accorde de temps en temps quelques heures. Mais le jour où je ne pourrai plus rien faire, là, je serai malheureux.

Vous préférez votre retraite, où vous pouvez décider vous-même ce qui vous convient le mieux, ou bien votre vie d'avant ?

C'est différent. J'ai été dans l'enseignement pendant trente ans mais les deux-trois dernières années, la mentalité des jeunes avait changé. Mes collègues et moi nous étions presque réjouis d'arriver à la pension, parce que nous ne retrouvions plus ce que nous avions connu. Mais j'ai toujours un contact assez régulier avec mes anciens collègues. On s'organise un repas deux fois par an.

Qu'est-ce que la retraite vous a concrètement apporté ?

Un peu plus de temps pour soi et moins de stress. On peut dorénavant s'intéresser à d'autres choses qu'à son métier, des choses auxquelles on n'avait pas de temps à accorder lorsqu'on était soumis à un horaire.

Il y a des choses qui vous inquiètent, comme la vieillesse, par exemple ?

Non, la vieillesse ne me fait pas peur car c'est un processus normal. Ça fait partie de la vie. Si l'on me dit « tu pars demain », ça ne me pose pas de problème. Il ne peut arriver que ce qui doit arriver ! Ce qu'il y a, c'est qu'on n'a plus la même santé. Mais tant que je suis actif, je ne pense pas à mes douleurs.

Vous asseoir sur un banc et regarder le temps qui passe, c'est quelque chose qui vous arrive, ou qui pourrait vous plaire ?

J'aime aller me promener, mais seulement si je n'ai rien d'autre à faire. Par exemple, quand il fait trop froid pour travailler au jardin, je marche d'un bon pas et j'observe la nature. Etant du métier du bâtiment, je porte fréquemment mon attention sur les détails techniques des constructions qui m'entourent, les nouveaux matériaux, les nouvelles machines...

La retraite, c'est la continuité de la vie ?

Oui, absolument! En plus, j'ai la chance de partager le même état d'esprit que mon épouse.

Vous vous occupez de vos petits enfants ?

Oui, on a plus de temps pour s'occuper d'eux, les conduire à l'école, au

sport... S'occuper d'associations aussi ! Et aussi aller voir des expositions ou assister à des conférences...

Faites-vous encore de nouvelles rencontres ?

Oui. Il y a deux ans, nous avons fait la connaissance d'un groupe de personnes habitant comme nous au Thiers-à-Liège. Maintenant, nous faisons partie du groupe, et nous avons tous ensemble diverses activités, on les dépanne pour certaines choses, et vice-versa... Et à travers ces personnes, on en a aussi rencontré d'autres.

Un conseil pour bien vivre la retraite ou la vieillesse ?

Il ne faut surtout pas y voir une période d'inactivité ! Certaines personnes ne peuvent pas faire autrement. Mais s'il vous reste la santé, il faut s'activer sinon on devient aigri. Cela dit, il y a quand même un nouveau rythme de vie qui s'installe, une fois que l'on est retraité. D'ailleurs, je sais que, par exemple, dans les couples où la pension ne tombe pas en même temps pour les deux conjoints — ce qui n'est pas mon cas — ça ne va pas toujours tout seul !

Comment définiriez-vous la retraite ?

Je dirai que c'est une récompense pour une période de travail. Il ne faut pas en avoir peur.

Vous avez aujourd'hui un revenu plus faible. Vous étiez-vous préparé à cela ?

Disons que je savais plus ou moins bien à combien s'élèverait ma pension. Donc je n'ai pas eu de mauvaise surprise. On a juste évité de dépenser follement les dernières années avant la retraite.

Je ne suis pas rétrograde, mais il y a des choses qui vont trop vite aujourd'hui



Guy interviewé par Nour, Louise et Basile

Vous voyez-vous comme un retraité ou toujours comme un menuisier ?

Comme un menuisier, parce que je me tiens au courant des nouvelles techniques. Je ne suis pas rétrograde, mais il y a des choses qui vont un peu trop vite aujourd'hui. Puis, mon père avait une menuiserie qu'il a léguée à ses employés parce que je suis allé vers l'enseignement, et j'y ai toujours donné des coups de main.

Pensez-vous que votre génération vit mieux sa retraite que notre génération vivra la sienne ?

La pénibilité du travail a changé. Il y a maintenant aussi une pénibilité financière qu'il n'y avait pas avant. Je pense que ma génération a connu une bonne période. On a commencé petitement et on n'a jamais connu de restrictions. Mais maintenant, il va y en avoir dans tous les domaines. Les études par exemple : aujourd'hui, on n'est plus vraiment considéré sans un diplôme universitaire ou d'une école supérieure, tandis qu'avant... Ceux qui n'étaient pas faits pour les études devenaient apprentis et trouvaient du boulot sans problème, et puis c'est tout ! Maintenant, tout est tellement réglementé qu'on ne peut plus travailler sans une formation bien précise. Ça freine les initiatives. Et l'avenir sera plus difficile.

Certains spécialistes de la finance pensent que les gens devraient se préoccuper de leur retraite et commencer à épargner dès l'âge de quinze ans ? Qu'en pensez-vous ?

C'est tout à fait anormal ! A partir de quinze, avec la retraite à soixante-cinq ? On ne peut pas demander aux gens de se tracasser de leurs vieux jours pendant cinquante ans ! Vous imaginez ce que serait la vie ?

La perspective de la fin de vie vous inquiète-t-elle ?

Moi, vous savez, je ne me vois pas vivre cent ans ! D'ailleurs, est-on vraiment fait pour vivre aussi longtemps ? Si c'est pour vivre assisté par des machines et des médicaments, sans autonomie, non merci. On est venu, donc c'est qu'il va falloir partir un jour. Le plus tard possible et en bonne santé s'il y a moyen, mais on ne choisit pas toujours...

« Tu n'auras pas pris le temps d'être un vieux ordinaire »

Je m'appelle Jacques Dubois, j'ai septante-sept ans et j'ai une formation en littérature française. J'ai été enseignant dans le secondaire, puis j'ai fait carrière en tant que professeur à l'Université de Liège. J'ai fais des tas de choses sur le côté, dont du journalisme pendant trois ans, mais l'essentiel de ma carrière s'est déroulé dans le milieu universitaire où j'ai donné cours jusqu'en 1999. J'ai tout à fait normalement pris ma retraite à soixante-cinq ans et je suis donc pensionné depuis maintenant douze ans.

Vous avez toujours travaillé à plein temps ?

Oui, j'ai toujours énormément travaillé, je dirais même trop ! Car je n'ai probablement pas été un bon père. Je travaillais souvent les samedis et les dimanches et je n'ai donc pas été très présent pour mon épouse et mes enfants, chose dont ils se sont évidemment plaints. Je pense être un meilleur grand-père : j'ai six petits-enfants et je m'en occupe d'avantage. J'ai eu une vie bien remplie !

Mais vous avez désormais du temps pour vous...

En effet, depuis douze ans, je suis libre de lire le journal à mon aise, le matin, en peignoir, ce que je fais avec beaucoup de plaisir. Mais mon métier était ma passion et avait ceci de particulier qu'il ne consistait qu'en une démarche intellectuelle. La vraie liberté que m'a offerte la retraite est finalement celle de continuer comme avant mes activités. En bref, je mène la même vie qu'avant, sauf que je ne donne plus cours.

En définitive, vous n'avez jamais ressenti la retraite comme une cassure ?

Non, à aucun moment. Vous savez, j'ai eu beaucoup de chance car, en tant que passionné de livres, j'ai fait le métier dont je rêvais et la retraite ne m'a jamais entravé dans l'exercice de cette passion.

Mais vous aviez peut-être des appréhensions sur la retraite avant qu'elle ne survienne ?

Pas personnellement. En revanche, j'ai vu des gens pour qui ça s'est passé assez mal. Je me rappelle par exemple d'un professeur qui a pris une retraite anticipée de quelques années et l'a très mal vécue. Il est rapidement tombé malade et ça a été une déchéance complète... Manque de bol, simplement, je crois. En tout cas, il n'aura pas profité de sa retraite. Moi, je me porte bien et d'une certaine manière, je ne suis presque pas un retraité, ou tout du moins je ne me vois pas comme tel.

C'est peut-être une question d'état d'esprit avant tout ?

Oui, je pense. Mais par exemple, j'ai côtoyé à l'Université des physiciens, des médecins pour qui la retraite a été une rupture terrible. Car, lorsqu'ils arrêtent d'exercer, ceux-ci se retrouvent privés de leur laboratoire, de leur hôpital et, s'ils ne se trouvent pas un hobby comme du sport ou que sais-je, cela peut être dramatique pour leur moral.

Vous n'avez donc pas véritablement eu l'impression de perdre quelque chose en prenant votre retraite. Mais avez-vous à l'inverse eu la sensation d'acquiescer quelque chose grâce à elle ?

Non, pas vraiment. Mais j'ai néanmoins une sorte de regret difficile à expliquer. Comme vous l'avez compris, si l'on fait abstraction du fait que je n'enseigne plus et que je m'occupe désormais de mes petits-enfants, ma vie n'a pas véritablement changé. Or, j'ai la conviction que chaque âge a ses plaisirs propres et, puisque je n'ai pas opéré de changement majeur dans mes habitudes, j'ai parfois peur de passer à côté de ma vieillesse. Je ne

prends jamais le temps de flâner, de méditer sur la vie, et je me dis parfois « Un jour il sera trop tard et tu n'auras pas fait ça, tu n'auras pas pris le temps d'être un vieux ordinaire ». Mais mon entourage me dit souvent « Tu es fou de te préoccuper de ça, si tu t'arrêtes, tu meurs dans les dix jours ! ».

Pourriez-vous un jour tout arrêter pour vivre plus tranquillement, comme d'autres personnes de votre âge ?

Il se peut en effet que mes moyens, physiques et mentaux, diminuent et qu'il soit alors nécessaire d'agir en conséquence. Mon déclin physique a commencé ; mes genoux sont en mauvais état et cela empire. Du côté de la tête, ça va ! Mais je n'ai clairement plus les mêmes facultés de mémorisation qu'avant et ça, c'est par moment inquiétant. Cette inquiétude se transforme en stress à la longue. Or, à tout âge, il y a des choses qu'il ne faut pas oublier, et puisque l'on arrive à un âge où l'on sait que l'on peut avoir des défaillances, la peur d'oublier nous rend anxieux. Mais tous les vieux sont anxieux, à cause de la mort en partie. Pour ma part, je dis souvent que je vis la plus belle période de ma vie, ce qui est vrai : je ne me suis jamais autant amusé. Seulement je sais que, même si ça va encore durer quelques années, il n'y aura plus rien ensuite. C'est également une source d'angoisse.

Et la mort, comment l'appréhendez-vous ?

Je pourrai me dire que j'ai à peu près tout vécu. Ma vie a été à mon sens difficile et belle à la fois, je n'ai jamais manqué de rien et je pourrai donc me dire « basta ! ». Il y a effectivement des gens qui se disent ça. Ce fut le cas de mon père qui m'a dit plusieurs fois sur ses vieux jours : « Tue-moi, j'en ai marre, je n'attends plus rien de la vie ».

Il y a une sorte de point commun entre vieillesse et adolescence qui touche à l'émerveillement



Jacques Dubois interviewé par Marie, Louise et Basile

Avez-vous des questionnements particuliers concernant la vieillesse ?

Je n'ai pas encore tout à fait quatre-vingts ans et du coup, je me demande souvent : « Peut-on encore être amoureux à quatre-vingts ans ? ». On pourrait se dire que l'amour n'est plus possible à un tel âge, mais ce n'est pas si simple... Il est vrai que les capacités sexuelles déclinent avec le temps et l'on serait tenté de penser qu'il s'agit d'une raison de plus pour abandonner l'espoir d'être encore amoureux durant la vieillesse. Pourtant, après tant d'années de vie commune, il y a une profonde complicité qui s'installe. Je crois finalement ne jamais m'être aussi bien entendu avec mon épouse que maintenant ! Souvent, on s'économise des disputes que l'on aurait eues dans le temps. On se connaît tellement bien l'un l'autre qu'on se dit que ça n'en vaut pas la peine et on en vient à faire de petits compromis de tous les jours. Pour ça aussi, c'est un bel âge !

En définitive, pour vous, la retraite, c'est plutôt du positif ?

De mon point de vue, sans aucun doute. Il y a aussi qu'à la retraite, peut-être parce qu'on anticipe sa propre fin, on savoure certaines choses de la vie autrement et beaucoup plus, surtout les petites choses... Par exemple, je me suis dit tout à l'heure : « Tiens, quelle belle pluie ce matin ! »

Votre mot de la fin ?

Je crois qu'il y a une sorte de point commun entre la vieillesse et l'adolescence qui touche à l'émerveillement. J'espère tout du moins que les jeunes sont encore émerveillés de nos jours. En tout cas, ils sont au temps des découvertes et les vieux au temps des redécouvertes si vous voulez. Ce n'est pas exactement la même chose mais ça relie quelque part les adolescents et les personnes âgées. Tandis qu'entre les deux, il y a les adultes, blasés, trop occupés à se battre et à régler leurs affaires... Donc jeunes, vieux, même combat !

« La retraite, c' est le moment auquel on peut profiter de ce qu'on a eu derrière soi »

Je m'appelle Michou Dubois. J'ai une formation d'assistante sociale. J'ai travaillé longtemps dans un centre PMS (psycho-médico-social) attaché à un Athénée. Il s'agit d'une structure qui aide les élèves à choisir leur orientation et à s'adapter à l'école quand il y a des problèmes. J'ai aujourd'hui septante-trois ans, et cela fait donc quinze ans que je suis retraitée. J'ai choisi de prendre une pré-retraite pour pouvoir m'occuper de mes six petits-enfants qui avaient bien besoin de moi étant donné que tous leurs parents travaillaient.

Comment se passe votre vie depuis que vous êtes à la retraite ?

Depuis que je suis à la retraite, je travaille environ trois fois plus, car tout le monde pense que je n'ai rien à faire et me sollicite : mes petits-enfants, mes enfants, mon mari, et ma mère, qui vit toujours, et qui a nonante-sept ans. Elle vit dans une maison de repos, mais je vais lui rendre visite, et je m'occupe de certains soins, de ses papiers, de ses impôts... Par ailleurs, je veux rester dans le mouvement, et je m'investis aussi dans une association. Nous vivons dans un building et j'aide aussi certaines personnes plus âgées qui ont des soucis de santé, ou qui sont seules, qui doivent se faire opérer, qui ont des problèmes pour faire leurs courses... C'est une façon de poursuivre un peu mon travail d'assistante sociale, bénévolement, sur le terrain. J'ai donc des horaires très chargés.

Qu'est-ce que la retraite, pour vous ? Comment la définiriez-vous, au-delà du simple fait de cesser de travailler ?

Curieusement, une des choses que j'ai le plus apprécies lors que j'ai arrêté, c'est de pouvoir me lever le matin sans tenir compte du réveil. Pourtant, j'étais les trois quarts du temps la première au bureau, mais j'étais stressée par le réveil. Et donc l'idée que je pouvais librement me lever à 8h30, 9h00, et lire tranquillement mon petit journal avant de me mettre en train, c'était épatant. Cela dit, je me lève toujours aussi tôt, mais je n'ai plus ce stress... Si un jour je ne me lève pas aux aurores, la terre continuera de tourner... Une seconde chose que je voudrais dire, c'est qu'il faut organiser sa retraite. Au début, on se retrouve tout à coup avec énormément de temps libre, et ce temps, il faut pouvoir l'occuper sans devenir idiot, d'une manière intéressante, sociale, amusante, culturelle... Tout au début, j'avais envie de faire des tas de choses. Mes petits-enfants étaient encore tous en bas-âge, et avaient donc des besoins, mais je me suis dit que je devais d'abord m'organiser une petite vie à moi. C'est ainsi que j'ai téléphoné à l'université du troisième âge, et me suis inscrite dans deux cours de langue. Je me suis aussi inscrite à un cours de gymnastique, pour garder la forme, car j'ai très peur de vieillir et d'être handicapée. Ensuite, j'ai téléphoné à mes enfants, et je leur ai dit que je voulais bien faire une chose par semaine pour chacun d'eux. J'avais mon programme d'activités, et entre celles-ci, je m'occupais d'eux : j'allais les rechercher à l'école, je les emmenais chez l'oculiste ou chez le dentiste, au sport, etc. Mais rester occupée à tout de suite été une priorité, afin de rester dans le mouvement et dans une certaine normalité.

Et avant qu'elle n'arrive, quelle idée aviez-vous de ce qu'allait être votre retraite ?

A vrai dire je n'y pensais pas beaucoup. Je n'aime pas la vieillesse. D'ailleurs, je ne donne pas facilement mon âge. Je ne le cache pas non plus, mais je préfère ne pas trop penser que ça commence à devenir sérieux... La seule idée de la retraite que j'avais, c'était à travers ma mère qui, elle, n'en a pas fait grand chose. Elle a choisi une maison de repos pour y vivre,

et à part faire des courses, elle ne faisait rien de particulier... Rien d'intellectuel, ou de social. Elle vivait retirée, d'une façon un peu égoïste, et ça, je n'en voulais pas. C'était un bon modèle à ne pas suivre.

Y a-t-il quelque chose que vous auriez le sentiment d'avoir perdu avec la retraite ?

A part mon traitement, je ne vois pas. J'y aurais même plutôt gagné. J'ai pu commencer à aller au cinéma ou au théâtre quand je voulais. Quand je travaillais, je n'aimais pas sortir le soir en semaine car j'avais besoin de mes heures de sommeil, alors que maintenant, je sais que je peux dormir plus tard si je veux, même si je ne le fais pas. Je voyage beaucoup, aussi. Mon mari, même s'il est pensionné, est toujours en activité. Il continue de donner des conférences, des cours... à l'étranger, et maintenant je l'accompagne, c'est une grande liberté de pouvoir partir sans devoir prendre des congés.

Comment vous définissez-vous depuis que vous êtes retraitée ?

Je pense qu'on est toujours un peu soi-même. J'ai exercé le travail d'assistante sociale, et je continue dans ma retraite à m'occuper des autres, à les aider, parce que c'est inscrit dans mon caractère. D'ailleurs dans mon building où il y a beaucoup de femmes seules, elles me donnent des petits surnoms : la bonne à tout faire, celle qui est toujours disponible.

J'ai exercé le travail d'assistante sociale, et je continue dans ma retraite à m'occuper des autres, à les aider, parce que c'est inscrit dans mon caractère



Michou Dubois interviewée par Nour, Alysson et Elodie.

La perte de revenus est-elle un souci ? Comment vous organisez-vous ?

D'abord, nous étions deux à travailler, chacun avec un bon emploi. Du coup, nous avons une retraite correcte. De plus, je suis quelqu'un d'organisé et de prévoyant, ce qui fait que, sans me priver, j'ai toujours calculé mes dépenses selon un budget. Mais je connais des gens qui n'ont pas prévu et qui se retrouvent dans des difficultés importantes. Mais cette question vaut aussi quand on est jeunes. Savoir gérer, c'est une affaire d'organisation mentale. J'essaie d'inculquer ça à mes petits-enfants, mais ce n'est pas toujours facile. Je leur avais fait un livret d'épargne, et les deux premiers, à leurs dix-huit ans, ont tout dépensé en trois mois en GSM etc.

Votre retraite aurait-elle été plus difficile si vous aviez dû la vivre seule ?

Je ne sais pas. Je ne pense pas... Bien entendu, j'aime autant pas. Mais par exemple, quand il arrive que mon mari s'absente un ou deux

jours, ça me fait du bien d'avoir un peu de temps juste à moi, d'organiser ma journée comme je l'entends. Sinon, pour répondre à la question, je crois que, étant quelqu'un d'actif, et ayant une bonne santé, je m'occuperais de la même façon si j'étais seule. En plus, c'est toujours moi qui me suis chargée de l'argent, de la tenue du ménage... Mais, je le répète, j'aime autant pas, tant que ça marche...

Si vous deviez résumer la retraite en quelques mots pour en donner une idée à un jeune, que diriez-vous ?

Je pense que c'est le moment auquel on peut profiter de ce qu'on a eu derrière soi, de cueillir les fruits de sa vie et d'en profiter au maximum, à tous niveaux. Mais... en se dépêchant... En tout cas en ce qui me concerne.

« Pour éviter de tourner en rond, il faut un intérêt dans l'existence »

Je m'appelle Jules Pirlot. Je suis un enseignant à la retraite. J'ai étudié l'Histoire, et suis sorti de l'UIg en 72, à une époque où l'on entrait encore facilement dans la vie active... J'ai eu la chance de rentrer directement dans l'Enseignement communal liégeois et j'y ai fait toute ma carrière comme prof dans le secondaire supérieur, interrompue seulement par une année de service militaire. Et l'année de mes soixante ans révolus, j'ai décidé de prendre ma retraite.

Quels sont les changements principaux que vous constatez entre cette vie d'avant et aujourd'hui ?

D'abord, il faut dire que j'ai toujours eu une vie extrêmement active, car en plus de mon travail d'enseignant, j'ai de tous temps été fortement impliqué dans des activités politiques, syndicales et culturelles. Et on peut dire qu'une fois à la retraite, j'ai continué sur ma lancée puisque j'ai aujourd'hui en charge la direction du Centre d'Archives Communistes basé à Bruxelles. J'y gère des subsides importants, des emplois, etc. C'est donc une activité qui, bien que non professionnelle, puisqu'elle n'est pas rémunérée, n'en est pas moins sérieuse et prenante. Cela rentrerait plutôt dans la catégorie du volontariat.

L'idée que vous vous faisiez de la retraite correspond-elle à la réalité que vous vivez aujourd'hui ?

Oui, tout à fait. Il faut dire que mon départ à la retraite a été bien préparé et le moment bien réfléchi ! J'avais le choix de continuer encore ma carrière jusqu'à soixante-cinq ans, et j'avais même l'opportunité de terminer cette carrière dans l'Enseignement Supérieur dans une Haute Ecole de la Ville de Liège, mais ça m'aurait demandé un nouvel investissement important. J'ai donc décidé en pleine conscience du moment où arrêter, à l'âge légal de soixante ans. C'était un peu le prix de ma liberté de faire ce que j'avais envie de faire... Un autre élément important dans ma décision a été un projet de livre qui me tenait à cœur et que j'ai mené à bien durant ma première année de retraite. Il s'agissait d'une biographie de Julien Lahaut, parue l'an dernier opportunément à l'occasion du 60ème anniversaire de son assassinat. C'était l'occasion de se donner un objectif. On ne peut donc pas dire que j'ai passé une première année de pension trop pleine de loisirs. En quelque sorte, j'ai continué à travailler, mais sur des projets plus personnels.

Y a-t-il des choses que vous avez « perdues » avec la retraite ? Des aspects négatifs à remarquer ?

Une chose que j'ai perdue, c'est le contact avec les collègues enseignants, par exemple. Et aussi, le contact avec les élèves, qui me permettait quand même d'avoir « un return », de garder un œil sur les réalités de la jeunesse actuelle ! Mais, même cet aspect, j'ai fait en sorte de ne pas complètement le perdre puisque je collabore encore sur des projets historiques avec l'Enseignement Communal Liégeois.

En théorie, le risque existe de se déconnecter complètement des réalités sociales. J'ai connu des collègues qui ont décidé de couper les ponts, et de partir vivre leur retraite au soleil par exemple. Ceux-ci ont parfois vécu une espèce de spleen de la retraite, se sentant complètement isolés après quelques temps. Ou alors, il faut avoir un projet, genre retaper des chambres d'hôtes dans le Midi de la France, mais là, c'est vraiment vivre une deuxième vie, et rester actif dans un tout autre domaine, c'est très différent !

Par expérience, j'ai vu mon père prendre sa retraite en deux temps. Armurier à la F.N., il a quitté l'usine à soixante-cinq ans, mais pour continuer une activité accessoire d'armurier à domicile, et cela jusqu'à ce que sa santé le lui permette.

Quels sont les problèmes éventuels que la retraite vous a posés, et comment peut-on y remédier ?

En ce qui me concerne, je ne vois pas particulièrement de problèmes. Non, jusqu'ici, la retraite ne m'a occasionné aucun inconvénient, au contraire. Mais il est clair que pour éviter de tourner en rond, il faut avoir un intérêt dans l'existence. Le pire des scénarios de retraite selon moi, c'est celui de la personne qui se dit qu'elle va passer tout son temps devant la télé, à ne plus voir personne... Là, je crois que ça peut devenir franchement dangereux. Par ailleurs, l'un des problèmes qui peut se poser est lié aux revenus. Dans la fonction publique, les montants des pensions sont décents (environ 80% du net), mais dans d'autres professions, les pertes de revenus sont importantes (60% du net), et là tout dépend des situations personnelles. Certaines personnes ont eu des héritages. D'autres n'en ont pas eu. Certains arrivent à la retraite avec leur maison payée, d'autres doivent encore assumer un loyer. On peut donc avoir des retraités qui sont dans une réelle situation de pauvreté et qui dès lors ne peuvent rien se permettre en termes d'activités, de loisirs... Des personnes peuvent avoir une retraite malheureuse pour cette raison-là, et il faut le dire, on n'en parle pas assez. Dans tous les cas, il faut être capable de prévoir, d'anticiper.

C'est la stratégie d'une vie. Je ne dis pas qu'étant jeune, il ne faut vivre qu'en fonction de sa retraite, mais il faut tout de même penser qu'avec un peu de chance, ce jour-là arrivera, et nier cette réalité peut avoir des conséquences dangereuses.

On dit que les gens ont besoin de travailler, mais c'est faux, ce dont ils ont besoin, c'est d'un revenu



Jules Pirlot interviewé par Marie, Caroline et Basile

Cela vous a donc plutôt permis d'y gagner, finalement ? Du temps, de la liberté... Oui, incontestablement. La retraite apporte une grande liberté et une grande disponibilité. J'ai cinq petits-fils, et je suis évidemment beaucoup plus disponible pour eux que lorsque je travaillais. Cela me donne aussi la possibilité d'organiser mon travail sans devoir me stresser. J'ai beaucoup d'activités, mais qui ne viennent plus s'ajouter à des heures de cours ou à des réunions... Donc c'est beaucoup plus facile, moins stressant. Ça permet aussi, par exemple, de prendre des vacances en décalé. Je viens de partir un mois en Inde en février, ce qui n'aurait pas été possible pendant ma carrière. L'enseignement n'est pas un secteur où vous pouvez dire à votre patron que vous souhaitez prendre vos vacances en février ou en septembre...

Quelques mots pour définir la retraite ?

La retraite, c'est jouir d'un revenu qui permet de faire ce qu'on veut, en toute liberté. On dit que les gens ont besoin de travailler, mais c'est faux. Ce dont ils ont besoin, c'est d'un revenu. Mais en travaillant pour ce revenu, on aliène son temps. De la même façon, quand on perçoit une allocation de chômage, on n'est pas libre, car on subit une pression de la société, une culpabilisation, sans parler du contrôle.



Gabrielle, Reine du Siècle (101 ans)



Jean, Roi des Papes



Marie, Reine de la Lingerie



Robert, Roi des Foutus

« La naissance, c'est déjà le début de la fin ! »

J'ai travaillé dans l'enseignement secondaire pendant huit ou neuf ans. Vers la même époque, j'ai aussi tenu une bouquinerie et un bistro, mais j'en ai eu marre de tout ça et j'ai décidé de voyager. A mon retour, je me suis mis à bosser comme serveur. Ensuite, j'ai ouvert une librairie dont j'ai été prisonnier pendant quasiment vingt ans. J'étais déjà proche de la cinquantaine quand j'ai ouvert ce truc avec ma femme, dont j'ai divorcé depuis. Je me suis toujours arrangé pour vivre à mon aise sans trop me tracasser. Mais c'était les belles années, où tout le monde pensait toujours trouver de quoi vivre sans rien foutre... Ça a foiré!

Il y avait quelque chose qui vous tracassait en particulier lorsque vous pensiez à votre futur ?

On n'y pense pas avant que le corps vous rappelle à l'ordre... Quand j'ai dû arrêter de fumer, que j'ai commencé à avoir mal au dos, bref, les conneries du genre, là, je me suis dit : « tu vieilliss ». Sinon, j'ai pris ma pension fort tard, à soixante-cinq ans passés. Je n'ai qu'un revenu minimum d'indépendant et donc, pour arrondir les fins de mois, comme j'ai toujours été dans les bouquins, je vends des livres sur des foires et des marchés. C'est aussi une façon de rester actif parce que prendre sa pension et se dire qu'on ne fout plus rien, c'est comme mettre un premier pied dans la tombe !

Si j'avais gardé ma santé de l'époque, je préférerais ma vie actuelle sans hésitations

Donc, la retraite, ça ne signifie en aucun cas « inactivité » pour vous ?

Non ! Surtout maintenant ! Avant, quand les gens bossaient à partir de quatorze ans pour crever à soixante, septante ans, on pouvait encore comprendre qu'ils ne fassent plus grand-chose pendant leur retraite, c'était un repos bien mérité. Mais aujourd'hui, alors que le nombre de centenaires explose, ce serait malheureux d'être handicapé de soixante-cinq à cent ans et de ne rien faire ! Il y a plutôt intérêt à s'offrir une nouvelle vie à la retraite. Mais c'était déjà le cas avant pour les flics, les militaires, les gendarmes... C'est gens-là, qui ont toujours pu prendre leur retraite autour de quarante-cinquante ans, font fréquemment une seconde carrière.

Y a-t-il quelque chose que vous vous sentez plus libre de faire maintenant ?

Disons qu'un commerce comme la librairie dont je me suis occupé demande énormément de travail. On démarre à 6h30 pour ouvrir à 7h30, et on ferme à 18h, mais on en a systématiquement jusqu'à 19h avant d'en avoir vraiment fini pour la journée. Et on ouvre six jours sur la semaine. En bref, on ne peut plus rien faire à côté, et c'est d'autant plus vrai aujourd'hui que ce type de commerce est désormais autorisé à ouvrir vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Donc, avec la retraite, j'ai surtout été à nouveau libre de faire des foires et des marchés du livre, chose qui était impossible quand j'avais encore cette librairie.

Comment imaginiez-vous votre retraite lorsque vous étiez plus jeune ?

Farniente, je suppose... En réalité, je lis énormément. Ça doit faire dix-quinze ans que j'ai jeté ma télévision. Non seulement c'est hypnotique, mais c'est surtout une perte de temps invraisemblable ! Quand je pense à tout ce que je fais depuis que je ne l'ai plus ! Lorsqu'on en a une, on a beau l'allumer en pensant à autre chose, il arrive toujours bien un moment où l'on s'assied bêtement devant. Ça me rend malade de voir des amis passer leur temps à zapper dans leur divan.

Vous présentez-vous comme le libraire que vous étiez, ou plutôt comme le pensionné que vous êtes ?

Je ne suis pas nostalgique de ma vie professionnelle, ni gêné par mon âge, donc ça dépend du contexte.

Vous êtes-vous senti plus isolé en prenant votre pension ?

Disons qu'à partir de cinquante ans, j'ai vu beaucoup de mes connaissances partir les unes après les autres, emportées par des cancers. A ce niveau-là, la cinquantaine est une sale période. J'ai vu des mecs qui étaient de vraies forces de la nature partir en quelques mois à cause d'un cancer, malgré le fait d'avoir une activité physique et une vraie hygiène de vie. A cause de ça, mon cercle de fréquentations s'est restreint. Parallèlement, j'ai complètement arrêté de fumer, aussi bien les clopes que les pétards, ce qui m'a rendu plus sociable. Il faut bien dire que lorsqu'on fume un joint, on est tout seul dans sa petite bulle. Sinon, je fais dorénavant des choix que je ne faisais pas autrefois. A mon âge, on devient plus ou moins gourmet. Je n'achète plus jamais une piquette, mais plutôt un bon Bordeaux, et je ne vais plus le boire goulûment mais le déguster.

Donc pas de véritable sensation d'isolement pour vous ?

Non, pas du tout. J'ai toujours de très bons amis, et beaucoup de connaissances. Mais quand un ami décède, c'est à chaque fois très dur parce que c'est comme la famille, et je suis à un âge où les amis ne se remplacent plus. Sinon, je n'ai absolument pas l'impression d'être socialement paumé.

Un conseil à donner aux jeunes par rapport à la retraite ?

Non ! Parce que je n'aime pas ceux qui donnent des conseils. Je crois que chacun doit choisir en fonction de la vie qu'il aura menée et des expériences qu'il aura vécues, et ce choix est différent pour tout le monde. Je conseillerai juste de parfois réfléchir deux fois plutôt qu'une.

Si deviez décrire votre retraite en un mot... « Enfin seul ! »

Trop de monde autour de vous par le passé ?

Non, c'est plutôt dans le sens où on n'a plus de comptes à rendre à qui que ce soit. J'aurais plutôt dû dire « Enfin libre ! », parce qu'on n'a plus de contraintes à l'exception de celles que l'on s'impose.

Préférez-vous votre vie actuelle à celle que vous avez menée ? Vous semblez plus relax...

Oui, mais c'est parce que je tenais un commerce qui impliquait des responsabilités terribles ! Quand j'étais dans la merde et que j'étais garçon de café, c'était aussi assez hard ! Mais on se faisait du pognon et j'avais la pêche ! Il est clair que si j'avais gardé ma santé de l'époque, je préférerais ma vie actuelle sans hésitations. J'aurais bien fait des choses moins pénibles, mais je n'avais pas le choix : besoin de flouze. J'aurais pu rester dans l'enseignement mais je m'empoignais sans arrêt avec des directeurs, des inspecteurs...

En prenant votre retraite, vous vous êtes dit : « c'est bientôt la fin » ou plutôt : « j'entre dans une nouvelle période de ma vie » ? Je dois dire que la mort est une chose à laquelle on commence à penser petit à petit avec les disparitions qu'il y a tout autour de soi. Mais bon, la mort n'est pas un problème puisque qu'elle est inévitable. Si elle l'était, je ferais tout pour ! Moi, la seule chose que je veux éviter, c'est l'agonie. Je veux pouvoir me suicider, partir à ma manière, si je devenais une charge pour autrui ! Pas d'acharnement thérapeutique !

Il y en a qui se disent peut-être en partant à la retraite que c'est le début de la fin...

Oui, mais il ne faut pas se tracasser ! La naissance, c'est déjà le début de la fin !



Caroline, Francis et Basile, les intervieweurs de Raymond

« Le temps est venu pour moi de décompresser et de profiter de la vie »

J'ai commencé à travailler très jeune, à l'âge de seize ans. J'étais la cadette, mes deux sœurs étaient déjà mariées, et j'avais donc la responsabilité de m'occuper de mes parents, car ma mère était handicapée, et mon père avait la silicose. J'ai dû très tôt apprendre à me débrouiller et à tenir un ménage. J'ai été femme d'ouvrage pendant de longues années. J'ai aussi travaillé quelques temps comme gérante d'agence hippique. Mais j'avais toujours rêvé d'avoir un magasin. Et le hasard de la vie a fait que, à travers une activité de vente de cosmétiques à domicile que j'ai exercée quelques temps après journée, j'ai commencé à bien gagner ma vie et à avoir une clientèle régulière. J'ai alors arrêté mon boulot de femme d'ouvrage, j'ai pris un registre de commerce et me suis consacrée pendant plus de douze ans à la vente à domicile, jusqu'à ma retraite il y a environ six ans.

Comment vous définissez-vous aujourd'hui ? Retraitée ou indépendante ?

Je dis plutôt que je suis retraitée.

Votre vie a-t-elle beaucoup changé avec la retraite ? Etes-vous satisfaite ?

Oui, ma vie a pas mal changé. Il faut savoir que ma clientèle était constituée principalement de prostituées. Je leur vendais de la lingerie et des vêtements. Du coup, j'étais sans cesse en chemin le soir, dans des quartiers pas toujours très sûrs. J'aimais beaucoup ce que je faisais, et j'avais une bonne relation avec les filles, certaines me considéraient même comme une sorte de seconde maman. Mais avec les années, ça devenait plus dur. Non seulement au niveau de la vente, notamment à cause de la fermeture des bars aux Guillemins et dans le centre-ville, mais en plus ça me pesait de devoir repartir travailler le soir plutôt que de pouvoir me mettre à l'aise dans le canapé et regarder un bon film. Surtout l'hiver. J'étais contente de pouvoir m'arrêter. Aujourd'hui, je peux profiter librement de mes journées et de mes soirées, même si j'ai tout de même un planning bien chargé.

Comment occupez-vous votre temps ?

Je le consacre principalement à mon compagnon et à ma famille. J'ai six petits-enfants, dont les plus grands sont en âge d'être eux-mêmes parents. Les plus petits ont six ans à peine, et je les garde très régulièrement. En fait, j'ai pratiquement arrêté de travailler au moment où mes derniers petits-enfants sont nés, des jumeaux en plus : j'avais de quoi remplir ma vie. En plus, j'ai deux sœurs plus âgées que moi. L'une vit dans un home, et je m'occupe de ses papiers, de ses courses, je fais sa lessive... Quant à ma sœur aînée, je vais souvent la voir, ou je vais la chercher, parce qu'elle a pas mal de problèmes de santé. J'ai aussi une amie très proche qui est très malade et que je considère comme ma troisième sœur. Je lui rends visite chaque semaine. Mais ma priorité, ce sont mes petits-enfants. Mes enfants aussi, bien sûr, mais ce sont les plus jeunes qui ont le plus besoin de moi !

Avez-vous l'impression d'avoir perdu ou au contraire gagné quelque chose, par rapport à votre vie active ?

Perdu ? Non, je considère plutôt y avoir gagné. Je suis moins stressée. J'avais une petite crainte, parce que je suis quelqu'un de très actif, et puis j'avais l'habitude de voir du monde... Mais cette peur n'était pas fondée. Le fait de m'occuper comme ça de mes deux sœurs et de mon amie, ça me fait déjà pratiquement une journée complète. De plus, avant que ma fille ait une voiture, je conduisais mes petits-enfants à l'école chaque jour, et je ne rentrais pas à la maison avant dix heures et demi du matin. Le temps de faire quelques courses, un peu de ménage, et une grosse demi-journée était passée. Et puis, avec mon compagnon, nous avons une caravane où nous allons le week-end dès qu'arrive les beaux jours. Depuis ma retraite, on peut même y prolonger les week-ends jusqu'au lundi ou au mardi si ça nous dit. Là, je suis en contact avec pas mal de gens. L'hiver, on joue dans un club de pétanque, où on rencontre aussi pas mal de personnes.

Un conseil de retraitée ?

Ne pas se refermer sur soi, aller vers les autres. Vers les parents, la famille ou les amis... A la limite, j'aurais souhaité continuer une activité, faire du bénévolat. Mais lorsque j'ai commencé à arrêter de fumer, j'ai consulté une tabacologue, et quand, après lui avoir parlé de mon quotidien, je lui ai dit que je voulais faire du bénévolat, elle m'a répondu qu'elle trouvait que j'en faisais assez. « Pensez un peu à vous », m'a-t-elle dit... Et mon compagnon pense pareil. J'ai commencé à l'âge de seize ans, j'en ai soixante-huit, et il n'y a que six ans que j'ai arrêté. Donc ma carrière a quand même été longue ! En plus, j'ai été veuve très jeune, à cinquante ans à peine, et j'ai vécu des années difficiles après la mort de mon mari. Aujourd'hui, mes filles sont grandes, j'ai un compagnon avec qui je m'entends bien, et je pense que le temps est venu pour moi de décompresser et de profiter de la vie, tant que je le peux encore.

En fait, j'ai pratiquement arrêté de travailler au moment où mes derniers petits-enfants sont nés, des jumeaux en plus : j'avais de quoi remplir ma vie



Nicole Richoux interviewée par Elodie, Marion et Caroline

Vous n'avez jamais eu peur de perdre quelque chose après avoir cessé de travailler ?

Non. Et puis, j'ai été mariée trente-deux ans avec le père de mes deux filles. En tant que veuve, j'ai droit à une pension de survie. Heureusement car ce n'est pas avec une pension d'indépendante que je pourrais vivre. Je

devrais aller faire la manche sur un pont ! Mon compagnon, lui, a une toute petite pension. Mais à nous deux, on s'en sort. On fait attention, bien sûr, mais on ne se prive pas non plus. On s'autorise tout de même de petites sorties, de petits restos de temps en temps... On essaie de profiter de la vie.

Quel conseil donneriez-vous aux jeunes ?

Un conseil ? Essayer d'avoir un travail dont ils soient plus ou moins sûrs... Mais maintenant, quand on a un travail à durée déterminée, on est déjà très content. Ce n'est vraiment pas facile. Moi, peut-être parce que j'ai eu des responsabilités très jeune, j'ai toujours pu m'en sortir. Et ça n'a pas toujours été simple. Quand j'ai commencé mon activité d'indépendante, je n'avais ni voiture ni permis de conduire, et certains jours, je prenais jusqu'à dix-huit bus pour faire mes tournées. Mais c'était la seule façon pour notre famille de s'en sortir financièrement après une période très difficile. Et ça a été positif puisque, quelques années après, j'ai passé mon permis et pu acheter une voiture. Je conseillerais aux jeunes de ne jamais baisser les bras, de ne pas se décourager, d'essayer, en tout cas. La vie est difficile, mais on n'a rien à gagner à fuir ou à mettre la tête dans le sable.

En un mot, comment vous définiriez votre retraite ?
Superbe !

« C'est le mot qui est affolant : « retraité », on voit tout de suite le gars qui clopine... »

Lise Thiry a fait des études de médecine et une carrière de fonctionnaire dans la recherche scientifique. Avec d'autres, la carrière professionnelle, elle l'aurait bien imaginée sous forme de cloche : une phase où on monte vers des grades en tout genre, et une où on descend... vers la retraite. Ce qui deviendrait, du coup, un projet un peu mieux préparé...

Qu'avez-vous mis en place quand vous êtes arrivée à la retraite ?
La vie en société. Classiquement, vivre auprès de ses petits-enfants. Il se trouve que j'avais des petits-enfants, mais qui vivaient loin, hors de Belgique. Il fallait que je m'organise pour avoir une vie sociale, qui ne consistait pas tellement à revoir les personnes avec qui j'avais travaillé. Ma solution a consisté à vivre dans un habitat groupé. Alors, on a l'impression « d'avoir » un très grand territoire, parce qu'on ne met pas de haies entre nos jardins. Chacun a sa parcelle derrière, mais c'est théorique, puisqu'on ne les distingue pas entre elles, c'est une seule grande prairie. Les maisons, par contre, sont bien séparées les unes des autres. Les gens viennent de milieux très différents, avec des centres d'intérêts différents, des affiliations ou sympathies politiques différentes. Il n'y a que l'extrême-droite qui n'est pas représentée. Parfois, on y a mené des projets plus « engagés », en particulier quand on a pu commencer à oser héberger des personnes sans-papiers.

Le choix d'un habitat groupé, vous y aviez pensé avant ?

Les gens qui ont créé cet habitat groupé, ce sont trois infirmières, qui faisaient leurs études dans la même école. Elles ont dit : « Nous, on ne va pas élever nos enfants dans une famille trop restreinte, on veut qu'ils voient des gens, qu'ils aient des espèces de parrains et marraines non religieux ». Elles ont alors mis ce projet à exécution.

Un jour, je donnais une conférence et un des auditeurs est venu me trouver à la fin de mon exposé. D'emblée, il m'a dit : « On a un habitat groupé et il y a une maison de libre, voulez-vous venir y habiter ? » Je lui ai dit : « D'accord, je veux bien jouer, mais je ne veux rien posséder, je n'ai jamais rien possédé dans ma vie, je veux encore pouvoir voyager... ». « Ça ne vous empêchera pas de voyager, rassurez-vous », m'a-t-il répondu.

Vous n'avez jamais eu d'angoisse sur la manière d'occuper votre temps après le « travail » ?

La différence entre mon travail et la retraite, c'est que je n'ai plus l'occasion d'expérimenter des choses de type manuel, des travaux pratiques, si vous voulez. Avec le retraité, ça devenait davantage théorique. D'abord, ça me manquait beaucoup de manipuler des choses, alors j'ai commencé à essayer de manipuler ma tête ! J'ai commencé à participer à des conférences, à écrire des articles...

Vous y aviez déjà pensé avant ?

Oui, mais j'avais moins de temps. Lorsque je quittais mes manipulations de laboratoire pour aller donner cours à mes étudiants je me disais plutôt : « Zut ! je dois quitter mon laboratoire ». Après la retraite, je n'avais plus ce regret-là...

Quelle est la différence entre l'idée que vous vous faisiez de votre retraite et la réalité ?

J'étais à l'âge où on ne veut plus faire de projet. Le jour où je suis partie à la retraite, ça a été un arrachement. Mais il a été très vite comblé par des situations malheureuses, telles que les épidémies de sida – je me suis beaucoup occupée de ces questions, même après la retraite.

Puis, j'ai énormément voyagé. C'était un peu humiliant, l'âge aidant, de devoir choisir des pays et des destinations plus confortables que l'Inde ou le Pérou, le Mexique, et de me dire que, tout compte fait, il y a des pays européens que je ne connais pas très bien. Il faut pouvoir ranimer un peu sa curiosité. Le problème, ce n'est pas la pension, c'est la vieillesse ! Moi, je me sens bien portante, mon médecin est du même avis, mais j'ai remarqué que les gens deviennent beaucoup plus aimables avec moi. On vous cède la place dans le métro, par exemple... Pendant longtemps, j'ai trouvé ça affolant. Les gens voient à mon visage que je ne suis plus toute jeune. Dans mon groupe, on ne me renvoie pas cette image, et je continue d'ailleurs à faire des travaux, moins durs qu'avant bien sûrs, mais je m'active encore. La vieillesse vue par les autres... La seule chose qui est vraiment terrible dans la retraite, c'est qu'il n'y a pas un « après ». Sauf le paradis. [...]

La retraite est un problème parce qu'on vit de plus en plus vieux, et ça devient une tranche importante de votre vie. Ça va devenir une problématique à laquelle la société va devoir se confronter, et vis-à-vis de laquelle elle devra se positionner. Mais je suis assez confiante sur la manière dont elle le fera. Je me souviens d'un voyage en Inde, il y a longtemps — on ne vivait pas encore si vieux, à l'époque —, où l'on parlait déjà du respect des vieux, dans des pays de tradition très « pacifiste », très lents et très rêveurs : une place importante était accordée aux vieux, on devait les écouter, etc.

[...]

Cette distinction entre le travail et le non-travail, c'est tout simplement une question d'argent... Non, c'est une question de santé



Lise Thiry interviewée par Ysaline et Basile

D'un autre côté, il y a ce débat sur le sujet qui a lieu en France : on parle de la retraite comme d'un fardeau financier sur les épaules de ceux qui travaillent, un peu comme si des méchants venaient voler dans la caisse. Ça fait penser à des fainéants qui vivent aux crochets des autres. Mais ils font quelque chose pour la société ! On a bien de temps en temps un paresseux dans un coin, mais ça, il y en a aussi dans les ministères !

Cette distinction entre le travail et le non-travail, c'est tout simplement une question d'argent... Non, c'est une question de santé. D'ailleurs, particulièrement pour les hommes, il y a une menace dès le premier jour de la retraite. C'est à cause des loisirs : le fauteuil pour regarder la télévision, tout le monde sait que c'est l'ennemi numéro 1. Moi, j'ai de la chance : je vis dans une petite maison étroite, avec un escalier, et j'oublie tout le temps quelque chose à l'étage. Le nombre de fois où je

monte ces escaliers, j'ai l'impression que c'est encore mieux que si je faisais du jogging !

Et le mot « retraite », c'est un terme extrêmement déplaisant – ça évoque l'exil de Napoléon ou la déroute contre Hitler : c'est le même mot que pour « défaite »... Il faudrait trouver un nouveau mot, voir dans les grammaires, comment ça se traduit en allemand, en chinois, dans les grandes langues. Il y a des gens qui disent : « Fais comme tu veux, mais ne dis pas que je suis à la retraite ! Tu peux dire que je ne travaille pas, ou quelque chose de ce genre ! » C'est le mot qui est affolant. Retraité. On voit tout de suite le gars qui clopine...

Il faudrait dire : une autre vie, ou une nouvelle vie, mais c'est peut-être un peu trop abstrait.

« Tant qu'on a la santé, on continue... »

Jeannine approche à grands pas de la soixantaine. Au début de sa « carrière », elle a travaillé comme secrétaire-assistante dans un cabinet dentaire. Et puis son premier fils est né, personne ne pouvait le garder, elle est donc devenue « mère au foyer » - à temps plein. Des années plus tard, quand les enfants auront grandi, elle occupera un poste de gardienne dans une école primaire - un petit temps partiel. N'ayant jamais déménagé et étant toujours mère (et désormais grand-mère), elle n'a donc jamais quitté son lieu de travail. La retraite prend alors une tout autre signification.

Comment vous imaginiez-vous la retraite ?

Pour moi, c'est un bien grand mot, puisque je suis toujours restée à la maison. Dans mon cas, ce n'est pas la même chose, ce n'est pas comme si j'avais eu une vie « professionnelle ». Alors, la retraite, ça n'a pas bouleversé mes habitudes. Sauf que maintenant, avec mes quatre petits-enfants, je suis encore plus occupée qu'avant, quelque part. Ou disons : différemment. Avec mon mari, on ne s'occupe pas tout le temps des petits non plus, mais on se tient disponibles. Il y a des périodes où on les a pour plusieurs jours, donc on est bien occupés. Et sinon, quand ce n'est pas les tout-petits, ce sont les plus vieux, puisqu'on s'occupe aussi de ma belle-mère – qui a plus de nonante ans.

Vous vous considérez comme plus occupée maintenant ?

Les charges ne sont pas les mêmes. On est beaucoup plus cool avec nos petits-enfants que ce que l'on a été avec nos propres enfants. Donc, c'est plus d'occupations, mais on ne s'en plaint pas. Puis, avec mon temps partiel à l'école, je travaillais 1h30 les matinées et 6h le mercredi. J'étais très souvent chez moi et ça ne m'a jamais pesé, parce que je suis très casanière. Il y a aussi le fait que l'on vieillit. Je ne suis peut-être pas plus occupée qu'avant, mais je le ressens comme ça parce qu'avec l'âge, on est plus vite fatigué.

Lorsque vous vous présentez à quelqu'un, vous vous définissez plutôt comme à la retraite ou femme au foyer ?

Je ne me dis jamais être à la retraite. D'autre part, je ne m'imagine pas l'âge que j'ai en réalité. Lorsque je vais dans un magasin, je me dis souvent : « Je ne vais pas acheter ça, ça fait beaucoup trop vieillot ! ». Mais je vais quand même avoir bientôt soixante ans. Je ne réalise pas mon âge. Puis, avec les enfants, on est obligé d'être dynamique, et ça, c'est vraiment bien.

Vous pensez que peut-être, du fait que l'on vive plus vieux, les gens se considèrent jeunes plus longtemps ?

Je ne saurais pas vous répondre. Dans vingt ans, je vous le dirai peut-être, mais je ne pense pas. Ça doit dépendre des personnes et de leur personnalité.

A quel moment y a-t-il eu un changement majeur dans votre vie ?

Je pense que c'est lorsque mon mari a pris sa retraite, et aussi quand mes enfants sont devenus indépendants et ont quitté la maison. Mais il n'y a jamais eu de sensation de cassure.

Comment avez-vous occupé votre temps lorsque vos enfants sont partis ?

Mais je m'en occupais encore, c'est ça le problème ! Je blague, mais c'est quand même vrai. Je ne me suis jamais sentie complètement coupée de mes enfants sous prétexte qu'ils avaient quitté la maison.

Quand on vous écoute, on a un peu l'impression que le travail, par exemple celui de gardienne, c'est du temps pour vous, et que s'occuper des petits-enfants, c'est le vrai boulot...

Mais oui. En tant que « mère au foyer », mon travail, c'est de m'occuper des gosses, même si je le fais de bon cœur. On peut aimer son job! Tandis que quand je travaille vraiment à quelque chose, c'est pour moi que je le fais. J'ai quelque part une vision des choses inversée par rapport à celle des gens qui ont eu une « vraie » carrière professionnelle. Je me compare souvent à une de mes cousines dont je suis très proche. Elle a toujours travaillé et continue de la faire, et elle prend des journées de congé pour s'occuper de ses enfants... ça n'a rien à voir avec ma situation : moi, je l'ai fait tellement longtemps parce qu'il fallait que je le fasse, que je ne ressens cherché à accaparer les petits-enfants comme peuvent le faire des grands-parents qui ont travaillé toute leur vie et qui ont une sorte de manque affectif.

Vous voyez vraiment ça comme un travail, vous occuper de vos petits-enfants ?

Non. Parfois c'est dur, mais ils sont une partie de nous et on ne pourrait pas s'en passer de toute façon. Maintenant, à l'inverse, on n'a jamais cherché à accaparer les petits-enfants comme peuvent le faire des grands-parents qui ont travaillé toute leur vie et qui ont une sorte de manque affectif.

Vous êtes satisfaite de votre parcours ?

Ah oui! Je dis souvent que si je devais le recommencer, je referais tout à l'identique ! Il faut aussi dire que j'ai eu mon premier enfant à une époque où il n'y avait pas de crèche, donc le choix de devenir mère au foyer était relativement évident. Maintenant, on est presque obligé de travailler à deux...

Ça a changé quoi, pour vous, le fait que votre mari prenne sa pension ?

Pas grand-chose, parce qu'il avait des horaires qui lui permettaient d'être régulièrement à la maison et on a toujours eu l'habitude de faire tout ensemble. Il y a sûrement beaucoup de couples où, lorsque le mari cesse de travailler, la femme se dit : « Oh non, il va falloir le supporter huit heures par jour à partir de maintenant ! ». Moi, ça n'a jamais été mon cas, et j'ai toujours été contente de l'avoir à la maison. Mais maintenant, naturellement, on se lève plus

tard, on déjeune plus calmement, bref, on fait tout de façon beaucoup plus cool.

Et quand les petits-enfants auront grandi ?

On s'occupera au jardin, mon mari est un passionné ! Puis, être juste nous deux, ça nous suffit. On vit au jour le jour. Je ne me tracasse pas pour ça, et mon mari encore moins. (...) Ceci dit, ce n'est pas facile de faire des projets, surtout à notre âge. Mais tant qu'on a la santé, on continue.

Financièrement, vous vous étiez préparés à la retraite ?

On a une petite épargne pension. On avait mis un peu d'argent de côté, même si avec un seul salaire, on n'a pas pu épargner des masses. Depuis trois ans, on réalise que si nous n'étions pas propriétaires de notre maison et que nous avions un loyer à payer, on s'en sortirait difficilement.

Vous pensez que la génération suivante va devoir mieux préparer sa retraite ?

Au train où vont les choses, oui. Je le vois bien dans le cas de mes enfants : ils ont beau avoir fait des études supérieures tous les deux, ils n'arrivent pas à accéder à une situation vraiment stable. Je me demande comment ils vont s'en sortir s'ils ne mettent pas de côté...

J'ai quelque part une vision des choses inversée par rapport de celle des gens qui ont eu une « vraie » carrière professionnelle



Jeaninne interviewée par Elodie et Basile

« Mes huit heures à l'usine, c'était une partie de ma vie, mais à côté il y avait tout le reste »

Je m'appelle Rino Pascon. J'ai fait ma carrière d'ouvrier à Cockerill où j'ai été électricien-dépanneur pendant trente-cinq ans, sur plusieurs sites différents. Je suis actuellement pré-pensionné depuis 2004.

Comment se passe la retraite maintenant que vous n'êtes plus dans ce qu'on appelle « la vie active » ?

La vie active, c'est une façon de parler, car même si je ne suis plus dans la vie « professionnelle », je suis malgré tout bien occupé. Je ne suis pas oisif, loin de là. D'abord, j'ai un hobby qui est le jardin, et qui m'occupe une bonne partie de l'année. Ensuite, il y a mes quatre petits-enfants, qui prennent facilement le reste du temps. Donc, finalement, je n'ai pas vraiment l'occasion d'être inactif.

Y a-t-il une différence entre l'idée que vous vous faisiez de la retraite et la façon dont elle se passe en réalité ?

Oui, en gros, ça correspond assez bien à ce que j'avais imaginé. J'aurais peut-être espéré avoir un peu plus de tranquillité, mais bon... Dès qu'un des petits est malade, ou que les enfants ont un imprévu professionnel, ou un problème de santé, nous, avec ma femme, on est là pour suppléer et pour donner un coup de main. On est pris entre deux générations parce que j'ai encore ma mère, qui a nonante et un ans, et qui ne voit plus, d'un côté — et je dois bien entendu prendre soin d'elle — et les petits-enfants de l'autre, qui demandent beaucoup d'attention. Mais ce n'est pas une surprise, on savait tous les deux, ma femme et moi, que ce serait comme ça.

Avez-vous eu l'impression de perdre ou de gagner quelque chose avec la retraite ? De perdre quelque chose ? Non, sincèrement, à part pécuniairement, je ne vois pas... Je ne sais pas très bien ce que j'ai gagné non plus, d'ailleurs... A part peut-être des heures de sommeil. Il faut savoir que je faisais les pauses, et sur la fin, ça devenait lourd.

Certains ne voient plus de but à leur existence une fois qu'ils sont en dehors du système du travail. Ce n'est pas votre cas, on dirait ?

Non, pas du tout. Mon travail, les pauses, tout ça ne me manque absolument pas. J'ai toujours fait la part des choses. Mes huit heures à l'usine, c'était une partie de ma vie, mais à côté il y avait tout le reste. Certains ne vivent qu'à travers leur travail, mais ça n'a jamais été mon cas, loin de là. A l'usine, je faisais mon boulot le mieux possible, mais une fois que je franchissais la grille, d'autres priorités s'imposaient : la maison, la famille...

Y a-t-il des choses que vous aviez rêvé de faire une fois pensionné et que vous n'avez finalement toujours pas le temps ou la possibilité de faire ?

Oui, il y en a une, toute simple : aller aux champignons. J'adore aller me balader dans les bois et partir à la cueillette des champignons, et je m'étais souvent dit qu'une fois à la retraite, j'aurais enfin la possibilité de le faire. Résultat : je n'ai jamais le temps !

Et voyager, vous en aviez envie ?

Non, pas vraiment... J'aimais bien aller en vacances à l'étranger chaque année avec ma famille, mais si on ne peut pas le faire, ça ne me manque pas.

La retraite n'a donc pas vraiment occasionné de problème dans votre vie ?

Non, pas du tout. Comme je vous l'ai dit, ma vie n'a pas été bouleversée à 100% par la retraite. Par bien des aspects, ma vie actuelle ressemble à celle d'avant, exceptées les huit heures de boulot à l'usine. Je sais que cer-

tains vivent ça comme une période problématique, mais ce sont surtout des gens qui ne vivaient que pour leur travail. Alors, évidemment, une fois pensionnés, ils sont perdus... En plus, ils n'ont rien préparé, rien organisé : ils n'ont pas de hobby, pas de loisirs, bref, ils n'ont aucune porte de sortie qui leur permette de quitter sereinement le monde du travail. Je ne cherche pas non plus à avoir des hobbies au-delà de mes possibilités — ce qui est le cas de certaines personnes, qui font mille et une choses, tout le temps — mais j'ai toujours de quoi faire, de quoi m'occuper.

Avez-vous gardé des contacts avec vos collègues ?

Avec certains, oui, mais pas tant que ça, trois ou quatre tout au plus. Je vais à l'usine une fois par mois donner du sang, et je les vois à cette occasion-là, mais rarement en-dehors. Bien sûr, si on se croise, on échange quelques mots, on prend des nouvelles, mais je ne cherche pas particulièrement à maintenir le contact. Et puis, je l'ai toujours dit, à l'usine, on n'est qu'un numéro. On est un matricule, et rien d'autre. On a beau dire : « Il y a les amis »... Au cours de ma carrière, j'ai dû changer quatre fois de lieu de travail : à Seraing, on a fermé, à l'aciérie on a fermé, à Jemeppe, idem, et j'ai fini ma carrière à Ferblatil. Là, on n'a pas encore fermé, mais ça pourrait venir. Dans tous ces endroits où j'ai travaillé, j'ai noué des amitiés avec des gens, et puis au bout de cinq ans, l'usine fermait et on ne voyait plus. C'est pareil pour vous avec vos copains d'école : quand vous passez aux études supérieures, il y en a beaucoup que vous ne voyez plus. Vous vous faites de nouveaux amis. Et plus tard, ce sera pareil quand vous commencerez à travailler : vous ne verrez plus vos amis d'université et vous vous ferez de nouveaux amis au boulot. A chaque étape, on part vivre de nouvelles aventures...

A l'usine, on n'est qu'un numéro.
On est un matricule, et rien d'autre



Rino Pascon interviewé par Marion et Ysaline

Si vous deviez définir votre retraite en seulement quelques mots, que diriez-vous ?
Ma pré-retraite, elle est occupée à 100%... Le peu de temps libre qui me reste, c'est du temps de repos, ce qui est nécessaire, car il ne faut pas brûler la chandelle par les deux bouts.

Quel conseil donneriez-vous aux gens qui ne sont pas encore à la retraite ?
D'abord, c'est évident, avoir des occupations. Mais aussi, c'est important, ne pas s'isoler. Dans le monde comme il tourne aujourd'hui, on ressent une augmentation de l'isolement. Dans ma rue, par exemple, il y a un esprit de bon voisinage, on se fréquente, on s'entraide, mais dans certains endroits, les gens n'ouvrent pas leur porte et se parlent à peine entre eux. On vit

une époque d'individualisme, et c'est une vraie tristesse... Les gens devraient moins penser aux choses matérielles, parce que ce n'est pas le plus important dans la vie. Mais ce n'est pas évident de donner un conseil, parce que chacun est différent...

Mais vous diriez que la retraite est une belle période de la vie ?

Oui, tout à fait. J'ai du mal à comprendre certaines personnes qui se sentent perdues et déprimées quand elles ne travaillent plus, parce que, tout de même, il y a des tas de hobbies, pas forcément onéreux : on peut fréquenter un club de pensionnés, jardiner, aller à la bibliothèque, faire du bricolage, jouer aux cartes... Et puis rien ne vous oblige à vous y engager à fond. Je pense que certaines personnes n'ont pas ce désir-là, mais ce n'est pas la retraite qui en est la cause. Ces personnes sont comme ça depuis toujours. C'est en tout cas ce que je crois. Il est évident aussi que les moyens financiers qu'on a quand on est pensionné ne sont plus les mêmes. Si on était attaché à la grosse voiture, aux voyages, bref, à un mode de vie étroitement lié aux revenus, alors la pension est mal vécue. Il faut pouvoir s'adapter. Et puis, à tous les niveaux, une retraite, ça se prépare, et pas un an avant. Sinon, on risque de se retrouver isolé, sans but, et de broyer du noir...

« Mon but est simple : rendre service au maximum, tant que je suis bien »

Je m'appelle Marie-Claire. J'ai soixante-deux ans. J'ai fait un petit peu de tout dans ma vie. Mon dernier travail, c'était concierge, dans un building. Pendant mes études secondaires, j'ai été malade, alors mes parents ont décidé de me remettre à l'école ménagère dans le village. Conclusion : j'ai fait trois ans d'études là-bas, pour un diplôme qui n'était pas reconnu par l'Etat. J'ai cessé de travailler récemment à cause de problèmes de santé.

Qu'avez-vous fait d'autre comme travail ?

A dix-sept ans, j'ai travaillé dans une famille pour garder les enfants. Puis j'ai travaillé dans une autre famille en Allemagne. J'avais dix-huit ans à cette époque, je commençais déjà à courtiser, et je me trouvais un peu loin de mon fiancé. J'ai donc demandé à revenir en Belgique après un an. Le monsieur était conseiller d'ambassade et avait un château dans mon village en Belgique, alors je suis revenue y travailler. Puis je me suis mariée. J'ai quitté cet emploi et j'ai travaillé dans un magasin de vêtements. J'avais des bases de couture, je faisais des retouches et du ménage. Entre temps, j'ai eu mon fils, et j'ai un peu arrêté de travailler. Puis, j'ai à nouveau recommencé dans des châteaux, c'était mon univers, ma maman y avait déjà travaillé, et je connaissais un petit peu ce milieu-là. Après, j'ai eu deux autres enfants, pour lesquels j'ai interrompu mon emploi. J'ai aussi travaillé chez un traiteur, pendant trois ans. Puis, après treize ans de mariage, mon mari est parti. Je me retrouvais toute seule avec les enfants. J'ai connu quelqu'un avec qui je me suis remariée, mais qui avait déjà deux enfants. Ça devenait vraiment trop lourd de travailler et de m'occuper des cinq enfants. Alors j'ai à nouveau arrêté. Et je me suis aussi occupée de mon père qui avait fait une thrombose et qui était revenu vivre chez moi après son hospitalisation.

Vous n'avez pas eu une vie facile...

Non, en plus mon second mari est décédé et du jour au lendemain, je me suis retrouvée seule avec cinq enfants, vous imaginez ? J'ai survécu à tout ça, en travaillant un peu par-ci par-là, pour nourrir la famille. Au fur et à mesure, j'ai suivi une formation auprès de la Mutualité socialiste. Nous étions les premiers à inaugurer cette formation. Elle nous permettait d'avoir les bases — en français, math, informatique... pour pouvoir retravailler. J'ai fait des stages en entreprise, c'était dans le programme. Dans l'administration communale et dans une société de vins. J'ai cherché du travail. Il a fallu que je refasse ma vie. Entretemps, mes enfants avaient grandi. Ceux de mon second mari étaient repartis dans leur famille, puisque je n'étais pas leur maman. Mes enfants grandissaient, ils ont fini par quitter la maison. Je n'avais plus qu'une fille avec moi. J'ai essayé de trouver un travail qui me permettait de garder ma fille chez moi, tout en ayant un logement. Grâce à l'asbl « Retravailler », j'ai retrouvé du travail. J'ai arrêté récemment pour raison de santé. En principe je devrais encore travailler, puisque je n'ai que soixante-deux ans, mais la vie en a décidé autrement... Maintenant, j'ai un compagnon parkinsonien, ce n'est pas non plus de tout repos ! On gère ça pas mal, heureusement...

Quand avez arrêté de travailler, après toute une vie de lutte pour la famille, et que vous vous êtes retrouvée à la maison, c'était un grand changement ?

Oui, mais je suis toujours très occupée. Je vais au cours de couture. Le mardi, je fais du bricolage sur canevas plastifié. Certains mercredis, je vais au cours de dentelle au fuseau... Et je m'implique beaucoup dans l'association Parkinson. Quand on est à la retraite, on trouve toujours des activités.

Mais vous n'avez pas d'obligations ?

Je n'ai pas l'obligation de me lever le matin pour aller travailler, par exemple. Heureusement, car on dort mal à cause de la maladie de mon compagnon.

Avec toutes ces activités, est-ce que cette vie correspond à vos attentes ?

Ça, c'est autre chose ! Je pense que si j'avais continué mes études comme je voulais le faire, j'aurais eu un autre travail et je serais peut-être toujours active aujourd'hui. Je n'ai pas eu cette possibilité-là. Je me suis mariée, j'avais vingt ans, et j'ai eu des enfants très vite. Je n'ai pas eu la vie de quelqu'un qui commence une carrière à vingt ou vingt-cinq ans et qui la poursuit jusqu'à la pension, peut-être pas dans la même entreprise, mais dans le même genre de secteur. J'ai quand même pu gérer mon temps et ma vie, pour que mes enfants aient de quoi manger...

Vous aviez déjà quand vous étiez jeune une idée de votre retraite ?

Je n'y pensais pas. Je m'occupais énormément de mes enfants, j'avais peu de moments de distraction, excepté de temps en temps un cinéma, et on ne partait pas souvent en vacances. C'est seulement après que j'ai pu connaître quelques activités de plein air. Ce n'est pas vraiment la vie que j'avais plus ou moins programmée dans ma tête, mais bon, on ne fait pas toujours ce dont on a envie. J'aurais bien voulu être puéricultrice, par exemple, j'adorais ça, je m'occupais déjà d'enfants quand j'avais quatorze ans.

Quand on est à la retraite, on trouve toujours des activités



Marie-Claire interviewée par Elodie et Basile

Avec cet arrêt de travail, vous avez l'impression de perdre quelque chose ?

Perdre quelque chose ? Non, je ne pense pas. Je gère un peu mon temps à ma manière, ce qui me permet de faire des activités que je n'aurais peut-être pas connues si je travaillais.

La vie sociale n'a pas changé ?

Non, pas vraiment, puisque j'ai l'occasion de rencontrer du monde dans mes activités, notamment à travers mon implication dans l'association Parkinson.

Avez-vous rencontré des problèmes avec votre retraite ?

Je n'ai pas eu vraiment de problème, puisque c'est une drôle de retraite que j'ai eue ! Je n'ai pas encore ma pension de retraitée. Comme je suis veuve, j'ai une pension de survie, ce qui

me permet d'avoir un budget à ma disposition, je ne dépends pas du CPAS, ni du chômage. Parce que ça aussi ça a été un petit choc dans ma vie... Dans les différents endroits où j'ai travaillé, j'étais mal renseignée, et idem au Forem etc. L'emploi que j'ai eu chez le traiteur, par exemple, c'est là que j'ai travaillé le plus longtemps, et quand je me suis présentée au bureau de chômage, on m'a dit que je n'avais pas assez d'heures comptabilisées. Je n'avais jamais vérifié les heures que le patron déclarait. Je n'ai jamais eu droit au chômage ! Heureusement que j'ai une pension, sinon je devrais aller au CPAS.

Si vous deviez définir votre retraite en quelques mots ?

Mon but est simple : rendre service au maximum, tant que je suis bien. Parce que moi aussi je peux très bien du jour au lendemain avoir une maladie grave.

Si vous aviez un conseil à donner aux jeunes par rapport à la retraite ?

Essayer au maximum de vous préparer dans la vie active, car même avec un bon diplôme, aujourd'hui, on n'a pas toujours le travail qu'on veut. Essayer de faire votre vie dans le domaine qui vous plaît. C'est important d'avoir un travail !

« On the road again... »

J'ai soixante-cinq ans depuis quelques jours. Je m'appelle Léon. J'ai travaillé toute ma vie comme chauffagiste, dans diverses entreprises. Pour moi, la retraite a été à la fois un objectif, une libération, et un tournant dans ma vie, car c'est à partir de ce moment-là que j'ai vraiment commencé à avoir la vie dont j'avais rêvé depuis des années.

Depuis quand êtes-vous retraité ?

J'ai pris ma pré-pension à soixante-deux ans. Ça fait trois ans maintenant.

Pourquoi dites-vous que la retraite a été une libération ?

Je suis issu d'une famille ouvrière de six enfants. Mes parents devaient vraiment se serrer la ceinture pour arriver à joindre les deux bouts, et le superflu, les loisirs, les extras, c'était pour les autres. On avait le strict nécessaire, et on ne mangeait de la viande qu'une à deux fois par semaine. Bien sûr, on n'a jamais pu partir en vacances. Tout au plus avons-nous pu aller faire quelques rares excursions dans les parcs provinciaux de la région... Et encore, c'est arrivé trois ou quatre fois, pas plus. Moi, depuis tout petit, j'ai toujours été fasciné par le monde. Il y avait un voisin de mes parents qui m'aimait bien et qui m'invitait parfois à venir manger des biscuits trempés dans du lait. Je m'asseyais dans sa cuisine et, juste en face, dans le coin du salon, il y avait une mappemonde. Cet objet me fascinait. Quand j'avais mangé mes biscuits, je le rejoignais au salon et à chaque fois c'était le même petit rituel : je m'installais à côté de lui, et je pointais mon doigt sur telle ou telle partie du monde en lui demandant : « et ça, c'est où ? ». Et lui me racontait ce qu'il connaissait de ces endroits inconnus, qui me paraissaient merveilleux, pleins d'aventures à vivre... C'est cette mappemonde qui m'a donné le goût de l'ailleurs et des voyages. Comme je ne pouvais pas me déplacer dans l'espace, j'allais à la bibliothèque et j'empruntais toutes sortes d'atlas et de récits de voyage que je dévorais. Le soir, sur mon lit, je fermais les yeux et je m'imaginai dans tel ou tel pays, observant des animaux incroyables, découvrant des cultures mystérieuses... Je rêvais de devenir explorateur.



Caroline, Francis et Basile, les intervieweurs de Léon

Et en quoi votre retraite est-elle liée à cette histoire ?

J'y viens... Bien entendu, je n'ai pas eu l'occasion de devenir explorateur. Dans ma famille, on allait travailler très jeunes, et la plupart de mes frères et sœurs n'ont pas fait d'études. Moi non plus. J'ai été travailler en apprentissage dans une entreprise dont le patron devait un service à mon père, et j'ai appris mon métier sur le tas. J'aimais bien travailler de mes mains, et je n'ai aucun regret par rapport à ma carrière, mais ce qui m'intéressait vraiment, ce qui me taraudait, c'était ce désir de partir ailleurs, de découvrir de nouveaux espaces, d'autres façons de vivre, de voir de mes yeux d'autres couleurs, d'autres lumières... Et donc, je n'avais pas encore trente ans lorsque je me suis promis de réaliser ce rêve un jour. Mais je ne crois pas aux contes de fée, donc, pour pouvoir concrétiser ce désir profond, je savais qu'il fallait me préparer, m'organiser, penser et concevoir ce grand voyage... D'abord, j'ai économisé au maximum. J'ai ouvert un compte-épargne spécialement consacré à ce projet. Ensuite, je me suis documenté, j'ai cherché, j'ai lu... Peu à peu, des destinations se précisaient, un parcours se dessinait dans ma tête. Cela rendait les choses plus concrètes pour moi. Par exemple, si je savais que je voulais aller dans tel endroit, je lisais tout ce qu'il y avait à en savoir pour pouvoir se débrouiller sur place. Et avec internet, j'ai pu développer de vrais réseaux d'amitié, à la fois avec des passionnés de voyages comme moi, mais aussi avec des associations du pays, ou des autochtones. Peu à peu, je me suis bâti un carnet d'adresses impareable, qui allait me permettre de réaliser mon rêve sans être plein aux as.

Et quand votre retraite est arrivée, alors, qu'avez-vous fait ?

A votre avis ? J'ai pris la route... J'ai d'abord commencé par un tour d'Europe. Les deux dernières années avant ma pré-pension, avec des potes qui s'y connaissent en mécanique, j'avais retapé une vieille camionnette. Ils m'ont remis le moteur à neuf, et un copain ébéniste m'a carrément construit un petit paradis à l'intérieur. J'ai un lit, de quoi cuisiner, un espace pour ranger tous mes bouquins... Avant mon tour d'Europe, je suis parti avec un week-end en Zélande, pour voir, j'étais impatient, je voulais tester... Je me souviens, j'étais comme un gamin devant un sapin de Noël. Et j'ai vraiment adoré cette première nuit dans ma camionnette. C'était comme un cocon, mais en pleine nature, loin du tumulte et de l'agitation de la ville. Pour la première fois, je ressentais une vraie plénitude. Et c'était seulement le début...

Votre retraite correspond-elle à l'idée que vous vous en étiez faite ? N'aviez-vous pas idéalisé celle-ci, notamment à cause de ce rêve de gosse que vous aviez ?

Vous voulez que je vous dise ? C'est encore mieux que ce que j'imaginai. Depuis le début de ma pré-pension, j'ai à peine passé quelques mois en Belgique. J'aime bien revenir pour voir mes amis, ma famille, mes enfants — je suis divorcé depuis de longues années et j'ai deux filles, elles-mêmes mamans —, mais j'ai très vite la bougeotte. Ma vie, désormais, c'est la route. Ce n'est pas toujours simple, évidemment. Financièrement, c'est souvent limité, mais ce n'est pas le plus important. La richesse que m'apportent les rencontres et les découvertes que je fais au fil de mes voyages est bien plus tangible et essentielle que tous les euros du monde...

Un conseil à donner aux jeunes pour leur future retraite ?

Un conseil ? C'est pas tellement mon genre, je n'aime pas les donneurs de leçon. Je dirais juste que la vie est courte, et qu'il faut la vivre à fond. Avoir une passion, un rêve, c'est quelque chose qui aide à avancer, ça donne une perspective, un point de fuite. Sans ça, je pense que je me serais certainement tiré une balle... Et puis, quand on a un objectif comme ça depuis très longtemps, et qu'un jour, on y arrive enfin, alors la sensation est incroyable, indicible...

Votre vie d'avant la retraite ne vous manque jamais ? Vous n'avez jamais le sentiment d'avoir perdu quelque chose ?

J'ai parfois la nostalgie des collègues de boulot, avec qui j'avais des relations fortes. Quand on voit des gens tous les jours pendant des années et puis que, du jour au lendemain, on ne les voit plus qu'une ou deux fois par an, et encore, c'est assez bouleversant. Mais sinon, non, je ne regrette absolument pas ma vie d'avant. Mais c'est vrai que j'ai le sentiment de vivre une deuxième existence. Ça a été comme une renaissance.

Un mot pour définir votre retraite ?

« On the road again... »



Retraite intergénérationnelle au Carrefour des générations : « Regards croisés »

Le 3 avril dernier, au Parc d'Avroy, dans le cadre du « Carrefour des générations », nous organisons un atelier-média de presse écrite au cours duquel des jeunes entre 15 et 25 ans croisaient leur regard avec celui de personnes du troisième âge sur le thème de la retraite.

La matière recueillie ce jour-là, retravaillée avec les jeunes, donne aujourd'hui naissance à cette publication.

Elle est disponible dans nos locaux, 9-11 rue des Mineurs, 4000 Liège, du lundi au vendredi entre 9h et 17h, au prix de 2 euros. Possibilité d'envoi postal sur demande (tél : 04/222 12 46 ou info@certaine-gaite.org)

REMERCIEMENTS

Nous remercions chaleureusement :
Freddy Dominé et Danielle Weynans - Dominé, Jacques et Michou Dubois, Guy, Hubert, Léon, Marie-Claire, Jeaninne et Rino Pascon, Jules Pirlot, Raymond, Nicole Richoux, Lise Thiry et Christian de la Maison des Jeunes de "La Bicoque" pour leur contribution à cette publication.

Direction : antaki

Secrétariat de rédaction et animation atelier : Gregory Pascon, Nat Ryckewaert

Transcriptions : Basile Glaser, Vinz Otesanek, Raf Pirlot

Les jeunes journalistes : Alysson, Basile, Caroline, Elodie, Francis, Louise, Marie, Marion, Marta, Nour & Ysaline

Photos : Equipe « D'une certaine gaieté » et Cathy Alvarez/Catherine Tydgat

Mise en page : antaki

Imprimeur : Delferrière sprl

D'une certaine gaieté asbl, 9-11 rue des Mineurs, 4000 Liège. Tél : 04/222 12 46 – Fax : 04/223 21 26 – info@certaine-gaite.org - www.certaine-gaite.org
Editeur responsable : Michel Antaki, 13 rue Félix Chaumont 4000 Liège



D/2011/10.070/23

